









Egz. archiwalny IBL  
MALVINA

OU

L'INSTINCT DU COEUR.

TRADUIT DU POLONAIS

PAR UNE POLONAISE.

*Wirttembergka Maria*

~~INSTINCT~~

~~DADAŃ LITERACYJNY PAN~~

Biblioteka

ul. Nowy Świat Nr 72

00-330 Warszawa

Tel. 26-63-63, 26-52-31 w. 43

TOME I

*G. Drowski*

à VARSOVIE,

de l'Imprimerie de C. Rasoczy

<http://rcin.org.pl>

MAJALINA

OU



LEASTI... COEUR.

TRADUIT DE POLONAIS

PAR...

TOME I

519

WARSOVIE

Imprimerie de...

## à Mon Frère.

*J*e n'ai point assez d'amour propre pour pouvoir me flatter de vous dédier un ouvrage qui approche de la perfection, mais mon coeur est habitué dès l'enfance à attacher votre idée à tous les évènements un peu importans de ma vie ; accoutumée à être encouragée, guidée et consolée par vous dans les moindres bagatelles comme dans les cas les plus graves, pouvais je faire autrement que de mettre mon ouvrage sous votre protection. Malvina n'a d'autre mérite que celui d'être le premier roman écrit dans notre langue. Les anciens romans de Krasicki et de Jezierski &c. décrivent les moeurs de nos ancêtres ; mais ils ne font pas tableau de la Société actuelle. Ce tableau dans Malvina n'est ni fini ni parfait, mais sa nouveauté même inspirera peut être la curiosité ; celui qui parcourera ces pages verra avec plaisir que notre langue est susceptible de tous les genres ; on voudra alors perfectionner ce que ma bonne volonté n'aura pu que faiblement indiquer ici.

Je sais aussi que beaucoup de genres d'écrits auraient été préférables à un roman, et plus utiles mêmes ; mais comme je ne me sentais pas en état d'exécuter une plus vaste entreprise, j'ai saisi celui

qui n'existant pas dans notre langue me fait espérer que mon travail ne sera pas infructueux, Je crois d'ailleurs qu'un roman peut-être aussi utile quelque fois ; car il me semble que les préceptes, les vérités, les leçons qu'on y trouve sous une enveloppe moins sérieuse peuvent faire plus d'effet qu'une morale sèche dénuée de l'attrait et du piquant de la curiosité ; et que peu de gens sont tentés de lire. Dans les romans, portraits véritables de la vie Sociale, chacun retrouve les événemens dont il a été témoin, les émotions que son coeur a éprouvé, les fautes dans les quelles il est tombé, les passions dont la violence a troublé ses jours. Il s'occupe involontairement de ce parallèle, compare, réfléchit et souvent le résultat de toutes ses réflexions sans partialité est, l'intime persuasion que dans tous les temps et à toutes les époques de la vie, agir pour la vertu, est certainement la plus sure manière d'agir pour le bonheur.

Cette pensée bien chère à mon coeur me porte vers vous mon frère ; Convaincue de la vérité de cette maxime comment pourrais-je douter de vous voir un jour parfaitement heureux, vous, que j'ai toujours vu dès l'enfance agissant pour la vertu, et vouant toute votre existence au bonheur des autres, ainsi qu'au bien public.

---

# Malvina ou l'instinct du Coeur.

---

Enfin quand la raison hésite et flotte encore  
Souvent l'instinct rapide a déjà pris l'essor.

*De Lille*

Imagon. Chap. 1<sup>er</sup>.

## CHAPITRE I.

### LE COUP DE TONNERRE.

„*A*présent que l'orage est passé, il me parait  
„qu'on étouffe dans ce Salon, ne pourrait-on ouvrir  
„la croisée? „— Ah! ma chère! des milliers de cousins  
„vont nous assaillir. „ — La gaze qui remplace les vi-  
„tres, ne leur permettra pas d'approcher; tandis que la  
„fraicheur de l'air, ainsi que l'odeur du réséda par-

„viendront seules jusqu'à nous. „ — Mais aimable „petite poltrone, (continua Malvina en souriant) ce „ne sont pas les cousins, mais bien plutôt l'orage „qui vous effraye si fort: il est vrai qu'il a été assez „violent pendant quelques heures, mais comme tout „est tranquile dans ce moment j'espère que ma Vanda „se calmera aussi, et pour la remettre tout à fait „à son aise, je vais jouer cette mazure favorite qui „lui rappelle les bals les plus brillants, du carnaval „dernier. „ —

La jeune et folâtre Vanda, rassurée par ces mots, courût ouvrir la fenêtré et Malvina posant son ouvrage s'assit au piano et joua l'air chéri. Vanda fit le tour du Salon en dansant et tout en se rappelant les bals de l'hiver elle oublia qu'il eut jamais tonné, lorsque tout à coup prenant un air grâve et posé comme il convient à une personne formée, elle s'assit auprès de sa sœur „Allons voila assez de folies; „finissez cette danse ma Soeur, et faites moi entendre, je vous prie, quelques unes de ces Romances plaintives, qui m'attendrissent malgré moi, lorsque votre douce voix les accompagne; Malvina toujours „complaisante après avoir préludé un moment, chanta „la Romance suivante: „

---



---

## LA COURONNE DE FLEURS.

---

J'avais paré le front de mon Aline  
 Des plus belles fleurs du bosquet  
 J'avais uni la jonquille au muguet  
 Le chèvrefeuille à l'églantine.

Deux jours après ces fleurs étaient fanées  
 Je trouve Aline s'affligeant.  
 O mon ami! dit-elle en soupirant  
 Tel est le cours de nos années.

Tu vis Théone embellir nos campagnes  
 L'aube-épine à moins de fraîcheur  
 Ses yeux naïfs annonçaient le bonheur  
 Théone écliprait ses compagnes.

Hier tout-à-coup l'airain funèbre sonne  
 On court en deuil de toutes parts  
 Un marbre noir attire mes regards  
 J'y lis ces mots: „Cigit Théone.”

Qui sait le sort que le ciel nous destine  
 Nous passons ainsi que les fleurs  
 Hélas! demain tu peux verser des pleurs  
 Sur la tombe de ton Aline.

Jamais la voix de Malvina ne parut plus touchante, elle répétait le dernier couplet à la prière de sa soeur, quand un bruit, semblable aux pas de quelqu'un qui marchait sur la terrasse, interrompit ses accens. Malvina se tût, et Vanda s'éffraya; mais reprenant bientôt courage, elles s'enhardirent à ouvrir le balcon, où elles ne virent qu'une obscurité profonde.

De gros nuages précurseurs de la pluie et de l'orage couvraient entierement l'horison; un calme profond (qui pour l'ordinaire précède la tempête) régnait dans toute l'atmosphère, et un seul rossignol faisait entendre ses accents sur le peuplier voisin.

Nous nous sommes trompées, dit Vanda, lorsque nous avons cru entendre du bruit; il n'y a personne ici; l'obscurité est totale, et comme malheureusement, nous ne sommes plus au tems où les Sylphes erraient autour des demeures des mortels, je suis d'avis de rentrer, car nous risquons de nous enrhummer, et voila tout. Malvina appuyée sur la grille et fixant les nuages noirs qui lui dérobaient tous

les objets, ne faisait pas trop attention aux sages conseils de sa soeur. Lorsque un éclair sillonnant l'horison interrompit sa rêverie. Vanda profita de cet incident pour entraîner sa soeur dans le Salon et refermant les Volets et les persiennes, elle fit son possible pour ne plus voir ni entendre les éclairs et l'orage.

A peine les deux soeurs s'étaient elles remises à l'ouvrage après avoir pris toutes ces précautions que la tempête la plus violente agita les peupliers qui entouraient le château. Une grosse pluie frappait les fenêtres et le tonnerre grondant au loin dans la contrée, remplit de frayeur le coeur timide de la jeune Vanda. Malvina elle même quoique supérieure à la crainte, fut pénétrée d'une terreur secrète et se levait pour donner des ordres indispensables en pareil cas; quand un coup de tonnerre très violent se fit entendre si près, qu'on ne pouvait douter qu'il n'eut éclaté dans les environs de la maison ou dans le village. Malvina demeura immobile de frayeur; mais voyant sa soeur tomber sans connaissance, elle se remit aussitôt pour la secourir et arrachant presque toutes les sonnettes, elle fit accourir ses gens

dont les soins firent bientôt reprendre toute sa sérénité à l'aimable peureuse. Ce n'est qu'en la voyant sourire que, Malvina put prêter attention aux détails que les domestiques faisaient tous à la fois de l'impression que ce terrible coup de foudre avait fait sur chacun d'eux.

„*Jamais je n'ai rien entendu de Semblable* „ ! s'écriait Anna (la femme de confiance de Malvina) tandis que la jeune Marie se lamentait d'avoir cassé la patte à Cora la petite chienne favorite, en laissant tomber le fer qu'elle avait à la main au moment du coup. „*Tout cela n'est rien* „ *auprès de mon histoire* „ disait le vieux Martin (bon et honnête Valet de chambre qui de sa vie n'avait rien conté sans d'ennuyeux détails) il se disposait à produire un de ses longs récits lorsqu'un événement nouveau interrompit sa narration. Un des gens de la maison accourut annoncer au salon que ce coup de tonnerre était tombé dans la grange de la Mère Barbe; qu'il y avait causé un incendie qui menaçait le Village, vu la violence du vent. Malvina dont toutes les actions décélaient la bonté et le désir d'aider les malheureux, avait encore une raison particulière pour s'intéresser à la mère Barbe qui l'avait nourrie de son lait

et l'aimait comme sa propre fille. Malvina, dis-je, malgré la nuit, le vent et les représentations du Vieux Martin qui lui faisait voir tout le danger à exposer sa santé dans cette circonstance, lui ordonna ainsi qu'à ses femmes de soigner sa soeur; et couverte seulement d'un châle, elle vola où l'appellait son coeur compatissant. Guidée par la lueur des flammes elle vit bientôt le plus triste spectacle; la grange de la vieille Barbe était déjà brulée avec sa récolte; sa chaumière ainsi que quelques autres, étaient en feu; les paysans aveuglés par le préjugé qui ne permet pas d'arrêter un incendie que le feu du ciel occasionne, ne pouvaient ou ne voulaient donner aucun Secours. Les cris et les pleurs, la nuit sombre, l'ouragan le plus violent, empêcherent Malvina de se faire entendre et la remphrent de terreur; mais ces mots prononcés par sa nourrice, d'une voix lamentable. „*Ah! ma petite fille, ma malheureuse Alise, endormie dans la chaumière y périra sans secours!*„ lui ôterent tout moyen de réfléchir. N'écoutant que la bonté de son coeur, elle se jeta éperdue au milieu des bouffées de fumée qui obscurcissait les flammes au moment où une solive embrasée en s'écroutant, lui inter-

---

cepta le passage. Ses forces phisiques ne pouvant plus égaler ses efforts généreux, l'abandonnèrent tout-à-fait, elle crut entrevoir alors un inconnu qui traversant avec rapidité toute cette charpante enflammée, la retira de ce lieu plein de dangers et la porta au grand air. Malvina ne pût appercevoir l'issue de son généreux dévouement, car elle s'évanouit tout à fait ; et l'inconnu l'ayant remise aux soins de ses femmes, courut sauver l'enfant qui aurait pu devenir la cause innocente de la mort, de notre bienfesante héroïne.

Le jeune inconnu bravant tous les dangers, parvint enfin à l'asyle où la petite Alise malgré tout ce trouble et si près d'une mort cruelle, jouissait d'un profond repos ; il la saisit, l'enveloppa de ce qui tomba sous sa main, et l'emporta. Le feu fut bientôt éteint par ses soins et ses conseils, tandis qu'on portait Malvina dans la Cabane voisine. En revenant à elle, ses yeux rencontrèrent d'abord cet inconnu qui ne lui avait apparu auparavant que comme une ombre fugitive. Elle l'aperçut au moment où il la fixait avec l'expression la plus touchante ; Alise, cet objet de sa plus tendre

sollicitude était auprès de lui. „*Elle vit et se porte bien*“ (se hâta-t-il de dire aussitôt) elle „*vivra heureuse de pouvoir un jour prouver sa reconnaissance à sa généreuse protectrice.*„ —

La vue de l'enfant et peut être ces paroles et l'accent dont elles furent prononcées, contribuèrent à tranquilliser le coeur agité de Malvina en y répandant un attendrissement qui lui était inconnu. „*Alise et moi (dit elle) nous devons la vie à celui dont je désirerais déjà connaître le nom, pour savoir à qui je dois tant de reconnaissance*“ — „*C'est mettre trop de prix Madame à une action bien simple, sans doute, mais dont chacun se serait fait un devoir à ma place; pour ce qui me regarde je n'oserais en occuper qui que ce soit; mais fidèle à vos ordres, je dois obéir, mon nom est Ludomir, le cours de mon voyage m'a conduit ici, ou l'orage m'a arrêté quelques heures. Profitant d'un moment de calme je me suis permis de m'égarer dans les sentiers fleuris qui conduisent au château, dont vous, Madame . . . . .* „*Ah! je me doute à présent.*“ — Et moi aussi je me „*doute qui . . .*“ (interrompit ma romance voulut elle dire) ces mots s'échappant involontairement ne lui permirent pas de réfléchir à leur

inconséquence ; elle rougit et n'acheva pas. Ludomir qui voyait son embarras feignit de ne l'avoir pas entendu et continua : „*Lorsque l'orage recommença je me mis à couvert sous le hangard voisin ; j'entendis le coup de foudre et je vis l'incendie ; j'y volai aussitôt et le moment le plus heureux de ma vie fut celui où je pus être utile à l'innocence, ainsi qu'à la bonté.*“ —

Ludomir se tût à ces mots : la mère Barbe, ivre de joie en voyant son Alise bien aimée, et sa Malvina chérie hors de tout danger, ne pouvait trouver assez d'expressions pour remercier leur sauveur. Les gens de Malvina qui adoraient leur maitresse, joignaient les accents de leur reconnaissance à ceux de la bonne nourrice. Mais comment peindre la joie de l'aimable Vanda pleurant et riant tour à tour, remerciant Dieu, puis Ludomir, embrassant Alise, la nourrice et tous ceux qui l'entouraient. Elle se jetta enfin dans les bras de sa soeur : „*Ah ! Malvina que la Providence a bien fait d'avoir permis que tu existes, que tu sois ma soeur et que nous nous aimions si passionnément...*“ — Cet épanchement de tendresse fit bientôt place à son humeur enjouée et elle ajouta en souriant.

„J'espère, Ma soeur, que, connaissant les loix  
 „de la chevalerie, que vous m'enseignerez à respecter  
 „toujours, vous savez que les Vaillants défenseurs  
 „de l'honneur ou de la Vie des Dames étaient reçus  
 „et fêtés par elles dans leurs antiques manoirs, nous  
 „n'avons pas de vieux châteaux, flanqués de tours  
 „et bordés de fossés ; mais nous pouvons offrir un  
 „asyle dans notre simple demeure, à celui qui nous  
 „est au moins bien connu par son courage et son  
 „humanité.“ —

Malvina qui désirait plus vivement encore que sa soeur, pouvoir offrir sa maison à Ludomir, balançait néanmoins à faire cette proposition à un hôte inconnu, sur-tout en l'absence d'une tante qui demeurerait habituellement avec elle ; mais le bonheur de Ludomir voulut que Vanda découvrit ce qu'il avait caché soigneusement devant elles ; sa manche ensanglantée décèla une blessure profonde qu'un brandon embrasé lui avait occasionné en tombant sur son épaule au moment où il sauvait Alise. Les Scrupules de Malvina s'évanouirent à cette vue, et il fut décidé à la grande Satisfaction de Vanda que les Dames engageraient le chevalier à les suivre et donneraient leurs soins à sa blessure.

Malvina répandit ses bienfaits sur les paysans qui avaient perdu leurs chaumières, „E. „pour la petite Alise, dit elle à sa nourrice, je l'adopte dès ce jour.“ —

L'enfant s'attachait à la robe de Sa Mère adoptive ne voulant plus la quitter; Son ayeul y consentit avec joie; Ludomir prit la petite sur le seul bras dont il pouvait se servir et suivit les deux soeurs au Chateau.

## CHAPITRE II.

### LETTRE DE LUDOMIR à CÉLIMÈNE.

Krzewin ce 15. May 18 . . .

**J**e me flatte que vous avez dû recevoir les deux lettres que je vous ai adressées depuis mon départ. Ma mère bien aimée n'y pouvait trouver que les expressions de mon tendre amour, du regret de l'avoir quitté et de cette inquiétude indéfinissable qui m'a fait abandonner l'asyle ou je coulais auprès d'elle des jours doux et sereins. Je ne rappellerai point les détails d'un triste et ennuyeux voyage; je l'avais entrepris par vos ordres, vous ne pouviez me voir sombre, pensif et presque malheureux (si jamais on peut l'être auprès de vous.) Votre tendre sollicitude imagina qu'un changement, de lieu, autant que la distraction d'un voyage, parviendraient à calmer cette profonde mélancolie, ainsi que ces élans orageux d'une âme noble qui se sentant propre à tout, se trouve condamnée par le sort le plus cruel à une nullité absolue.

Mais je me hâte de quitter un sujet qui vous a déjà assez attristé et je passe aux dé-

ails de la journée d'hier: journée bien heureuse pour moi, puisqu'enfin j'ai eu le bonheur de me rendre utile.

Ici Ludomir décrit ce que le lecteur a lu dans le chapitre précédent, et après avoir dit comment il apperçut Malvina pour la première fois: il continua ainsi. Au milieu du feu sombre de l'incendie, de la fumée et des poutres embrasées, j'apperçus une femme ou plutôt un ange! Ah! Ma mère jamais je ne vis rien de semblable, et jamais rien ne fit sur mon coeur une impression pareille! j'apperçus Malvina! je l'ai sauvé peut-être d'une mort cruelle! je l'ai porté dans mes bras, c'est dans mes bras, auprès du coeur de Ludomir que reposa cette tête charmante, penchée sur mon sein, sans force et sans couleur, elle était semblable au Lys décoloré, renversé par l'orage; son visage pâle, ses longues tresses noires retombantes sur son cou, sur sa robe blanche et flottante. Ah! ma Mère ce moment ne s'effacera jamais ni de mon coeur ni de ma mémoire!..... Mais je crois vous entendre dire, Eh bien! voila Ludomir retombé dans ses extases accoutumées,

quand donc cette tête bouillante, se calmera-t-elle? . . . . Mais pour ne plus mériter vos reproches, je poursuis ma narration avec tranquillité et sang froid.

Je suivis Malvina et sa soeur au château; la blessure de mon bras m'y arrêtera quelques jours, car la touchante bonté de la maitresse de ces lieux ne me permet de les quitter que lorsque le chirurgien qu'on a fait venir assurera ma guérison. J'avoue aussi que je n'en suis nullement pressé, je respire ici plus librement, sans trop savoir à quoi l'attribuer; l'air de Krzewin doit être bien favorable à la santé; les prairies me paraissent plus riantes, les ombrages plus frais, les fleurs plus embaumées. Serait ce les Rossignols réunis par milliers dans ces bocages qui m'ont empêchés de reposer toute la nuit? Cependant à mon réveil j'ai trouvé mon coeur plus disposé au bonheur, et mon âme plus suceptible de ce calme heureux que je désire vainement retrouver. A dix heures on m'avertit que j'étais attendu pour déjeuner, car il est d'usage à Krzewin de le prendre en commun: il était servi entre deux

---

énormes peupliers, sur un gazon de la plus belle verdure et sous les fenêtres de Malvina. Celle ci non pâle comme la veille, mais plus fraîche que l'aurore était vêtue de la mousseline la plus claire, et coiffée d'un chapeau de paille, rattaché avec un ruban rose qui en cachant un peu son charmant visage laissait échapper des grosses boucles de ses beaux cheveux. Vous ne direz plus ma mère que je ne remarque pas la toilette des dames, car j'espère que je vous ai bien détaillé celle ci. Vanda et Alise jouaient sur la pelouse . . . . on me questionna sur ma blessure avec le plus vif intérêt, nous nous mimes à table; comme tout me parut frais et délicieux! j'étais placé auprès d'elle . . . . le ciel était si pur! les regards, les paroles, le sourire de Malvina était si doux! si enchanteur! . . . Ah Mère adorée! je ne dirai plus qu'il n'est, point de félicité! . . . le bonheur existe, il peut exister; un bonheur au dessus de toute expression . . . Mais Ludomir condamné par la cruelle destinée au plus noir avenir, encore avant sa naissance ne doit même pas se permettre de rêver au bonheur.

Adieu, ma mère bien aimée puisque mes pensées prennent une teinte mélancolique, je

ne veux plus en affliger le seul coeur qui me porte un si tendre intérêt. Adieu unique et chère amie de Ludomir qui ne saurait exister sans le respect et l'amour qu'il vous porte.

### CHAPITRE. III.

OU LE LECTEUR APPRENDRA CE QU'ÉTAIT

MALVINA.

**M**alvina issue d'une des premières maisons de la Pologne finissait sa quatorzième année, lorsque ses parents songèrent à la marier. A peine sortie de l'enfance, elle n'avait jamais réfléchi sur l'avenir, et ne pouvait juger ni du bonheur ni de l'adversité; ne connaissant nullement le monde, elle n'avait d'autre sentiment, d'autre pensée que l'amour filial et le désir de

rendre heureux les auteurs de ses jours par son obéissance. Fidèle à ce principe, quoique bien éloignée de trouver de l'attrait, et même le moindre agrément dans l'union projetée, éprouvant au contraire de la répugnance pour celui qui allait devenir l'arbitre de sa destinée elle l'accepta cependant pour remplir les vœux de sa famille; mais avant de s'engager irrévocablement elle déclara à son futur époux que n'ayant nul attachement pour lui, elle ne l'épousait que par obéissance. Il lui répondit froidement que cela lui était fort indifférent; qu'une fois son épouse, elle s'accoutumerait à lui, et trouverait son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs. Ce manque absolu de délicatesse remplit d'effroi le cœur sensible de notre jeune héroïne, en lui présageant le plus triste avenir. Elle devint malgré cela Malvina de S..... Ses parents ne furent pas longtems témoins de son dévouement généreux (dévouement qui ne pût qu'avoir des suites funestes.) Avancés en âge l'un et l'autre ils quitterent la vie peu de mois après le mariage de leur fille, et leur perte lui causa la peine la plus vive qu'elle eut encore éprouvée; son

époux qui joignait à mille autres défauts celui d'une jalousie sans bornes la confina dans un château éloigné; et la sépara de sa famille et de ses amis. Là son caractère sauvage et rude, sa jalousie sans aucun sujet et les reproches sur son indifférence dont il l'accablait sans cesse, empoisonnaient tous les instans des jeunes années de sa douce et innocente compagne, qui sans l'aimer à la vérité, ne lui donnait cependant aucun sujet de plainte fondée sur un manque quelconque à ses devoirs.

Elle menait depuis deux ans la plus triste existence, lorsque tout à coup son époux s'ennuya d'une passion si loin d'être partagée. Ses penchans aussi impétueux que variables se tournerent vers la chasse. Il poursuivait des journées entières avec acharnement, les hôtes des forêts, et quelques voisins tout aussi peu aimables que lui, après avoir dépeuplé la contrée des biches et des lièvres timides, faisaient encore le soir honneur aux rasades multipliées qu'il leur portait et qui l'ennivraient complètement tous les jours.

Malvina dans une solitude absolue et entièrement abandonnée à elle même, atteignait



alors sa seizième année. Mr S. qui ne la voyait presque plus, exigeait seulement qu'elle ne sortit pas et qu'elle ne vit personne; la laissant du reste maîtresse absolue de ses occupations. Cet abandon total l'éffraya et l'affligea d'abord, mais heureusement la nature l'avait doué d'une imagination vive, jointe à un esprit actif et au goût de l'occupation; qualités qui en la défendant de l'ennui (poison qui remplit d'amertume le sort même le plus heureux) rendirent son état non seulement supportable, mais même quelque fois assez doux.

Les longues heures de sa journée furent partagées entre l'étude, les récréations et le repos. Une nombreuse bibliothèque négligée que Malvina découvrit, lui fut d'un grand secours et devint pour elle un vrai bonheur. Jeune et sans expérience elle s'éleva pour ainsi dire à l'aide de la lecture. Elle orna son esprit naturel par des connaissances acquises et forma son caractère presque enfantin sur des principes invariables; mais auprès de ses études même les plus sérieuses, Malvina ne rejetta pas celles qui quoique spirituelles et amusantes sont pour la plupart le fruit d'une imagination exaltée. Elle

lisait des Romains avec trop d'avidité peut-être, et cette circonstance insignifiante en apparence n'influa que trop sur sa vie entière, en lui faisant envisager les événemens et juger les hommes d'une façon toute particulière dans la suite.

Mais on ne saurait lire toute la journée; aussi ne donnait-elle que quelques heures à cette occupation, la musique en remplissait d'autres et souvent la voix mélodieuse de Malvina se faisait entendre dans les galeries gothiques et les vastes salles de l'antique château de Glazow. Elle aimait les chants de l'ancienne chevalerie et ses jeunes accents se mariaient à la majestueuse harmonie de l'orgue en se reportant en idée aux temps brillants des troubadours et à ceux où le Barde faisait résonner sa harpe sur les monts nébuleux de la Calédonie.

Sa taille gracieuse et élancée, ses longues tresses noires, cette physionomie douce, que ni l'âge ni les passions n'avaient encore eu le tems de changer, en faisaient un objet plein de charmes; et lorsque vêtue de blanc elle traversait les longues galeries du château où les rayons de la lune pénétraient à peine par leurs

---

croisées étroites et élevées, son nom et sa figure rappelaient les jeunes habitantes du Palais fabuleux de Fingal, qu'Ossian a si bien chantées.

Je ne saurais cacher que Malvina attendrie quelque fois par l'harmonie, rêvant aux temps passés, à la chevalerie et à ces chevaliers si tendres et si galants, soupirait en se voyant seule et toujours seule; mais l'âge heureux, l'âge où elle se trouvait, est doué du présentiment si doux d'un avenir long et fortuné, et ce présentiment qui calme toute les peines de la jeunesse, adoucissait aussi ses inquiétudes momentanées.

Sans négliger les occupations de son sexe, Malvina consacrait ses matinées et ses soirées aux promenades variées que lui offraient les bois, les rochers et le bord des torrents qui avoisinnaient son antique manoir. Son coeur sensible au malheur trouva souvent dans ces promenades solitaires, l'occasion de répendre ses bienfaits sur les chétives cabanes, où elle portait l'aisance la joie et la santé. Les bénédictions des vieillards, la reconnaissance des malheureux et le sourire de l'enfance étaient sa

récompense; elle rentrait le soir dans sa sombre demeure, le sourire sur les lèvres et la joie dans l'âme.

Les heures, les journées, s'écoulaient ainsi, et Malvina allait passer son quatrième automne à Glazow, lorsqu'un matin on vint lui annoncer, sans nul préambule, que son Époux qui était parti pour la chasse selon sa coutume, renversé par son cheval, en poursuivant un animal sauvage, avait eu le malheur de tomber dans un précipice, où les chasseurs le trouverent presque sans vie; ils l'avaient porté dans le village voisin et étaient accourus au château demander du secours. Malvina éffrayée y vola aussitôt, mais ni la ferveur de ses prières, ni les soins du Docteur qui employa les moyens les plus efficaces pour le sauver, rien en un mot ne pût même lui faire reprendre connaissance et il mourût peu d'heures après.

Je n'oserais affirmer que Malvina fut inconsolable de la mort de son époux, mais naturellement bonne et nullement vindicative elle oublia combien peu elle avait été heureuse avec lui, pour répandre des larmes sincères sur une mort si prompte et si terrible; ce qui pa-

raitra plus étrange encore, c'est que notre héroïne, jeune, charmante, libre enfin, et dont l'avenir ne présageait que bonheur et plaisirs de tous genres, au milieu d'un cercle de jouissances tout à fait nouvelles, éprouva un sentiment pénible et douloureux en quittant le triste château de Głazow. Son coeur se serra lorsqu'elle passa le pont-levis et ses yeux noirs et expressifs demeurèrent fixés sur les murs grisâtres du château tant que les derniers rayons du soleil couchant lui permirent de distinguer les tourelles dont ils éclairaient les fenêtres étroites. Malvina en perdant de vue tous ces objets, fit un dernier adieu à sa triste et lugubre demeure. *„Adieu, dit-elle avec attendrissement, lieu où j'ai passée quelques années calmes et tranquilles; je vous quitte pour un monde qui m'est inconnu; adieu! manoir! sombre et solitaire puisse je ne jamais regretter votre uniformité! „ —*

Malvina ne voulut pas habiter la ville pendant l'année de son deuil; elle projeta de passer ce tems à Krzewin, celle de ses terres qui par sa proximité avec la capitale, le voisinage de sa famille et sa position riante lui plaisait le plus. Etablie à Krzewin, elle engagea une de

---

ses tantes veuve et libre comme elle à venir y demeurer. Celle ci passionément attachée à sa nièce consentit avec joie à cette proposition, et y amena la soeur de notre héroïne qu'elle avait pris chez elle depuis la mort de leurs parens. Il y avait déjà environ huit mois qu'ainsi réunies elles menaient la vie la plus heureuse lorsqu'elles firent la connaissance de Ludomir comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

---

---



---

## CHAPITRE IV.

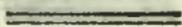
### LETTRE DE VANDA A SA TANTE.

**M**algré la promesse positive que vous nous fites de nous donner de vos nouvelles, ma chère tante nous n'en avons pas reçu une seule fois depuis votre départ. Voilà votre première faute ma tante, la seconde est, que vous deviez arriver le 15. et voici le 20. déjà passé sans que nous puissions nous flatter de vous voir revenir. Oh! je vois bien que les voyages gâtent et pervertissent, et je ne suis plus étonnée que vous ayez résisté, jusqu'à présent, à toutes mes instances de permettre que je fasse jamais une plus longue course que celle du pèlerinage de Rożnieszew à deux mille d'ici; lieu dont l'éclat ne pouvait certainement ni me frapper ni m'éblouir: mais allez Madame, Voyagez, faites de nouvelles connaissances, nous avons ici de quoi nous occuper, je vous en répons. Depuis huit jours nous exerçons l'hospitalité envers un hôte . . . . . un hôte très peu commun vraiment. . . . . Ah! voila ma tante bien curieuse? pas vrai? . . . . . Eh bien! pour vous punir de nous avoir oubliées, je ne vous dirai rien de lui,

mais absolument rien . . . . excepté, cependant qu'il s'appelle Ludomir, qu'il ne me trouve pas étourdie, ( Comme tant d'autres ) qu'il est fort aimable pour moi, mais bien plus encore pour ma soeur . . . . . Mais à propos de ma soeur; elle vous prie, elle vous conjure de revenir au plus vite à Krzewin; elle le désire avec la plus vive ardeur, et assure que si Votre présence lui fut toujours agréable et précieuse, jamais elle ne saurait lui être plus nécessaire.

Ludomir est grand, bien fait; il a des dents superbes, mais il rit rarement ce qui n'est pas bien à mon avis; son regard est très expressif, et ses grands yeux noirs fixent les objets d'une manière toute particulière. J'ai eu occasion d'en faire la remarque hier, et vraiment il faut que je conte cela à ma chere tante.

Après le déjeuner nous nous mîmes à notre métier. Malvina demanda à Ludomir de nous faire la lecture de Ludgarde nouvelle trajédie, qui vient de paraître. Ludomir est un lecteur parfait; il déclame naturellement, et son coeur participe autant que sa voix aux scènes touchantes qu'on ne saurait entendre de sa bouche sans s'attendrir. Je ne sais en vérité comment il fe-



sait mais ses yeux ne quittaient jamais ma sœur, et ses regards ne s'arrêtaient que furtivement sur son livre. Malvina rêvant, (je ne sais trop à quoi) penchée sur son ouvrage, n'y fit sans doute pas attention, tandis que j'ai tout observée; ce qui est encore très drôle, ma tante c'est que jamais je ne vis un regard pareil à celui de Ludomir quand il fixe Malvina; je vais cependant vous confier que je trouve en lui quelques défauts, quoique d'ailleurs il me plaise beaucoup. D'abord il est souvent rêveur, quelquefois même sombre, ce qui n'est pas bien du tout. L'autre jour Malvina voulant le connaître plus particulièrement, lui demanda des détails sur ses parents, sa famille, et le lieu de leur demeure. Ludomir changea de Visage à ces mots et une tristesse profonde voila la sensibilité habituelle qu'exprime ordinairement sa physionomie. Il est inutile, répondit-il de vouloir s'occuper du sort d'un être aussi insignifiant que moi; qu'il me soit donc permis de laisser cette seule question sans réponse.

Avouez qu'il est bien peu convenable de ne point satisfaire notre curiosité, et surtout la mienne . . . . . mais je vois d'ici ma tante par-

don-

donnant tout à Ludomir et prenant son parti contre moi même, lorsqu'elle saura qu'il sauva sa bien aimée Malvina des flammes et peut - être d'une mort cruelle . . . . . „Mais „que va donc nous conter Vanda, de la mort, d'un „sauveur, d'un Ludomir, que personne ne connaît et „que tout le monde aime? „ allez vous dire sans doute, et vous aurez bien raison, car il me paraît, même après avoir relu ma lettre qu'il est difficile d'y trouver de l'ensemble, et de comprendre ce que je viens d'écrire. Mais arrivez seulement, arrivez chère et bien aimée tante et vous saurez tout. En attendant, veuillez trouver dans ces lignes tracées par votre Vanda (toujours un peu folle) l'expression du coeur le plus tendre et le plus reconnaissant, qui vous aime et vous respecte audessus de tout.

P. S. Malvina ne me paraît pas bien depuis quelque tems, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir; je ne puis dire, si elle est plus gaie, ou plus triste qu' à l'ordinaire; mais en m'apercevant d'un changement dans tout son être, je ne saurais l'attribuer qu'à sa santé, ce qui me rassure pourtant, c'est que jamais je ne la vis plus fraîche ni plus jolie.

## CHAPITRE. V.

## LA TANTE.

**L**a tante de nos deux soeurs était la meilleure personne du monde, jugeant des autres d'après elle même: elle ne voyait ni ne supposait du mal en rien, elle aimait ses nièces avec tendresse; mais le sentiment qu'elle portait à Malvina allait jusqu'à l'admiration. Elle la croyait parfaite, et lui prêtait toutes les qualités des héroïnes de Romans qu'elle préférait à tout; mais qui n'existent hélas! que dans les livres et non dans le monde, où on n'en rencontre guère.

Malvina était loin d'être parfaite. Jeune, bonne et remplie d'attraits, elle joignait quelques défauts à d'excellentes qualités; douée d'un coeur tendre plutôt que de sensations violentes, elle avait une imagination vive et même un peu exaltée; fruit naturel d'une éducation solitaire et d'idées nourries par la poésie et les Romans, qui la faisait souvent errer dans un monde d'illusions aussi douces que mensongères. A un tour d'esprit peu commun, au don heureux et rare de plaire également à des hu-

meurs différentes, à des caractères opposés et à des âges divers, elle joignait l'amabilité de son sexe, si douce dans la vie privée, ainsi que ce tact heureux à l'aide duquel elle savait si bien écouter, caresser l'amour propre, et surtout ne jamais blesser. La tendre sollicitude de Malvina pour prévenir toute impression douloureuse pour qui que ce soit, rappelle cette pensée d'un auteur allemand. „*Ne blesse jamais un coeur quelconque il est si aisé de le faire !* „*ne blesse pas un coeur heureux pour ne point lui ôter le bonheur. Rappelle toi que le bonheur est respectable parcequ'il est rare, blesse encore moins un coeur rempli de douleur, car le malheur est trop commun pour ne pas être plus respectable encore.*“ Malvina avait un esprit à elle, elle voyait tout si non mieux, du moins différemment que les autres, ce qui donnait à ses idées et à ses expressions quelque chose de peu commun. Son caractère réunissait différens contrastes ; la mélancolie la dominait souvent, tandis que plus souvent encore la gaieté et les plaisirs exerçaient sur tout son être un puissant empire. Quoiqu'elle se trouva très heureuse à la campagne et dans la solitude, elle ne laissa pas de se plaire dans la suite à la ville,

au sein de la société et dans le tourbillon du grand monde. Gaie et enjouée elle se permettait quelquefois de plaisanter des ridicules sans s'écarter jamais des bornes prescrites par une bonté naturelle qui éclatait en elle en tout et partout. Mais Malvina était femme et avec les attraits et les vertus de notre sexe, elle n'était pas tout à fait exempte de quelques uns de nos défauts. Un peu d'irréflexion et de précipitation quand les mouvements de son coeur la guidait, plutôt qu'une froide raison, jointes à une envie de plaire un peu trop prononcée auraient pû être appelés ses défauts; mais ils seront jugés avec indulgence, l'orsqu'on se rappellera que Malvina n'était point un être idéal, mais une personne réellement existante et dans la réalité il n'est point de perfection.

Malvina était jolie, attrayante; elle plaisait souvent et aisément malgré l'irrégularité de sa beauté, grande, d'une taille svelte et élancée tous ses mouvements étaient gracieux; des cheveux d'un noir d'ébène qui bouclaient naturellement, des yeux noirs et languissants, dans lesquels se peignaient toutes les impres-

sions de son âme, un regard qui tantôt frappait par son expression celeste, et d'autres fois charmait par son espiègle Vivacité. Le plus joli sourire; un teint un peu pâle, à la vérité, mais que la joie et les plaisirs embellissaient de tout l'éclat d'une fraîcheur brillante. Telle était Malvina . . . . . Je serais bien flattée si malgré ses imperfections et ses défauts, elle réunit les suffrages comme elle sût acquérir l'amour et l'approbation de tous ceux qui l'entouraient.

La tante termina bien vite les affaires qui l'avaient retenues et revint à Krzewin aussitôt qu'elle eut reçu la lettre de Vanda. Sa bonté accoutumée lui fit voir Ludomir de la manière la plus favorable; tout lui parut aimable en lui, jusqu'au mystère dont il s'enveloppait. „Pourquoi le tourmenter par des questions inutiles,“ disait-elle à ses nièces; qu'il nous suffise de savoir, qu'il est courageux, bon, d'une société agréable et surtout que Malvina lui doit la vie. Il y aurait bien de la cruauté à le chasser d'ici, tant que son bras n'est pas tout à fait guéri.“

Malvina qui ne désirait pas absolument le départ de Ludomir se trouva heureuse de

se voir appuyée de l'autorité de sa tante; elle oublia qu'elle ne connaissait Ludomir que par son nom, et s'abandonna avec délices aux charmes séducteurs de sa société.

La présence de celui-ci animait tout à Krzewin; accompagnée par lui, Malvina trouvait les promenades des champs et des bocca-ges bien plus agréables. Personne aussi bien que lui ne cherchait à travers les ravins et les précipices le lys aquatique dont l'odeur plaisait singulièrement à Malvina; elle sentait bien (sans oser se l'avouer) qu'il franchirait des gouffres enflamés pour en rapporter ce qui aurait pu lui plaire. Jamais la voix de Malvina ne parut plus juste et plus touchante que lorsqu'accompagnée de Ludomir elle chan-tait : „*Dunque mio bene, tu mia sarei, si cara* „*speme, io tua sarò*“ ou quelque chose de sem- blable. Malvina alors se sentant vraiment heu- reuse, oubliait toutes les peines de la vie; elle soignait davantage ses talents parceque Ludo- mir y trouvait du charme. Il fut le premier à lui faire sentir le prix des connaissances en l'entretenant de ce qu'elle avait lu. Ils étaient

presque toujours du même avis, et même quand Ludomir différait en quelque chose du sien, elle y voyait un charme nouveau : elle trouvait du plaisir à l'entendre et à s'instruire sur des sujets qu'elle n'avait point encore approfondis. Il fut le premier à comprendre ses idées, à deviner ses sentiments. Il donna l'essor à son imagination, et démêla les replis de ce coeur impénétrable à tout autre qu'à lui, et couvert jusqu'à ce jour d'un voile que personne n'avait encore pu soulever.

Ludomir qui était enchanté de tout ce qui plaisait à Malvina, qui aimait tout ce qui lui paraissait mériter son attachement parvint bientôt à se rendre agréable et nécessaire à tous les habitans de Krzewin. Il recevait avec reconnaissance les conseils et les recettes de la bonne tante; quoiqu'il ne les employa jamais. Il défiait Vanda à la course, et cueillait pour Alise les premières framboises. Quand on était réuni le soir sur la terrasse, il contait plus d'une histoire éffrayante et terrible. Les gens du château voyaient en lui le sauveur de leur maitresse adorée, et ne cessaient de lui donner

des preuves de leur reconnaissance. Il avait même le talent d'écouter avec patience les longs récits du vieux Martin qui faisaient fuir tous ses camarades; et lui devint par là plus cher qu'à tous les autres.

On ne s'étonnera pas si dans cet état des choses, personne ne rappelait à Ludomir que son bras était guéri. Les heures et les journées s'écoulaient imperceptiblement, et le quatrième mois de son séjour à Krzewin allait finir sans que personne songeat qu'il dût jamais quitter ce lieu.

---



---

## CHAPITRE VI.

### LA FÊTE.

**E**tre aimé est un grand bonheur dans la vie, mais j'ajoute qu'aimer est un bonheur qui le surpasse peut être encore.

Quand on aime bien, l'esprit, le coeur l'imagination sont également occupés, nulle heure n'est indifférente, et les journées entières sont employées par l'idée unique et le seul desir d'augmenter le bonheur de l'objet de son amour, non seulement dans les occasions importantes, mais même dans les plus petits détails de la vie. Les petits soins, les complaisances, les attentions, sont au coeur ce que les fleurs sont à la nature, ils embellissent et charment l'existence, comme les fleurs printanières ornent les vallons, et s'il est doux d'en recevoir de la part de quelqu'un qu'on chérit, il est bien plus doux encore d'en répandre à chaque instant sur les jours de l'objet qui a su nous charmer. C'est ainsi qu'on pensait à Krzewin et jamais on n'y laissa échaper l'occasion de procurer une jouissance agréable à ceux qu'on

aimait. La fête de Malvina approchait. Vanda et Ludomir saisirent avec empressement l'occasion de lui ménager une agréable surprise.

Vis à-vis du château était une ile couverte de verdure et d'un petit bocage. Malvina voulant sortir le soir, aperçut près du rivage un joli bateau élégamment orné; des guirlandes de bluets en formaient les cordages, le mât était surmonté d'une banderolle blanche et les batteliers tous uniformément vêtus portaient à leurs chapeaux des rubans de diverses couleurs. Malvina se laissa facilement engager à monter cette légère nacelle, et se trouva bientôt dans l'ile. Un sentier menagé à travers le taillis la conduisit au son d'une musique champêtre et douce, jusqu'à une prairie de la plus belle verdure entourée d'orangers et d'arbustes fleuris. Elle y trouva ses amis et tous les voisins de Krzewin invités à la fête, formant divers groupes sous ces frais ombrages, tandis que vis-à-vis d'elle, au milieu du plus épais feuillage elle aperçut la statue de l'amitié figurée par la belle et gracieuse Vanda vêtue de blanc et couronnée de lierre; elle tenait une longue

guirlande des plus belles fleurs; Alise à moitié cachée par une touffe de roses, avait les attributs de l'amour et son petit air espiègle et fin rendait complètement la vérité du tableau. Un bandeau bleu retenait ses jolies boucles blondes, ses épaules enfantines soutenaient un carquois rempli de flèches dorées; et Alise ou plutôt l'amour souriant à l'amitié tenait l'autre bout de la guirlande. Un châte couleur de pourpre suspendu à deux chênes formait le fond de ce tableau charmant, et le tems avec sa faux planant au dessus des deux divinités leur jettait des fleurs dont ses mains étaient remplies. Au bas de ce tableau était une large pierre sur la quelle on lisait les vers suivans :

L'amour et l'amitié, des coeurs purs et fidelles  
 Offrent à Malvina, ces fleurs fraîches et belles  
 Puisse la main du tems oubliant sa rigueur  
 Répandre sur ses jours la paix et le bonheur.

On se figure aisément la surprise et le plaisir de Malvina. Ses amis, ses hôtes et ses vassaux l'entourent, la félicitent: tous leurs voeux sont sincères; car la bonne, l'aimable

Malvina était généralement aimée. Elle témoigna sa reconnaissance de la manière la plus touchante, et pressa sur son coeur sa bien aimée Vanda, avec le plus vif attendrissement. La discretion n'étant pas la première vertu de celle-ci, elle s'empressa de dire à l'oreille de Malvina „ah! ma chère ce n'est pas „moi seule que vous devez remercier; il est vrai „que j'avais le plus vif desir de célébrer votre „fête avec éclat; mais je ne pouvais venir à „bout de rien; c'est Ludomir qui trouva et arrangea tout; il fit les vers, il orna le tableau, „il choisit ce lieu et l'embellit lui même en y „travaillant toute la journée; en un mot je n'aurais jamais pu rien faire sans lui, et il ne „m'a laissé que le soin d'ordonner le goûté et „d'inviter nos amis.“

A ces mots, Malvina chercha d'abord Ludomir qui pour éviter l'expression de sa reconnaissance se cachait dans la foule. Parvenue enfin jusqu'à lui, son trouble ne lui permit de dire que ce peu de mots. „Ah! que c'était „donc joli!“

L'arrivée de la société mit fin à son embarras; le goûté occupa tout le monde et se

prolongea un peu tard dans la soirée. Le jour était tout-à-fait tombé lorsqu'on revint à Krzewin. Plusieurs barques illuminées attendaient au rivage, la société se partagea pour y monter et on traversa la rivière au son de la musique la plus agréable. En se rendant aux bateaux il y eut un moment de confusion pendant lequel Ludomir offrit son bras à Malvina, et celle ci se tournant vers lui après un long silence eut enfin le courage de lui dire, „j'ai résolu de donner à cette belle pelouse embellie par vous le nom de prairie Ludomir “ „ah! puisse-t-elle vous rapeller quelque fois cet infortuné! “ répondit-il avec un profond soupir! on approchait alors du bateau et Malvina saisit la main de Ludomir comme si elle eut craint qu'il la quitta, mais ce n'était sans doute que la peur de glisser au bord de l'eau, qui avait occasionné ce mouvement, du moins je le présume.

Les Dames se retirèrent chez elles pour s'occuper de leurs toilettes pour le bal qui commença à leur retour et la gaieté générale le prolongea bien avant dans la nuit. J'ignore

si celle de Malvina attendrie par tant d'impressions diverses fut réelle; nous saurons dans le chapitre suivant, si elle jouit d'un long et doux repos après cette fête.

## CHAPITRE. VII.

### L'AVEU.

**J**l fut bien agréable et bien doux pour Malvina, ce jour où elle reçut tant de preuves d'intérêt de Ludomir. Mais ce jour était passé; hélas! ce sont les plus heureux qui passent le plus vite! en rentrant le soir chez elle, ces mots; *„puisse cette prairie vous rappeler quelquefois l'infortuné Ludomir“* ces mots, qu'il prononça avec un soupir si douloureux; résonnaient sans cesse à son oreille ou plutôt à son coeur. Elle avait

joui jusqu'à ce jour sans nul souci, nulle réflexion de mille charmes que la présence de Ludomir faisait naître sans cesse; mais ce peu de mots avait un pouvoir magique qui fit évanouir cette illusion enchanteresse. Le voile que son imprévoyance avait tissu et qui lui cachait l'avenir aussi bien que son coeur, tomba tout à coup. Malvina vit alors pour la première fois, que Ludomir pouvait la quitter. Pour la première fois, elle sentit que tout le charme de l'existence l'abandonnerait avec lui. Elle apperçut avec effroi combien son souvenir était profondément gravé dans son coeur et réfléchit avec plus d'effroi encore au voile mystérieux dont s'enveloppait cet être si aimable, si nécessaire à son bonheur, cet être enfin si passionément aimé. Elle ne savait ni son nom, ni ce qu'il était, et ce secret pouvait également renfermer des crimes ou des malheurs. Elle songea enfin que ce même Ludomir qui paraissait uniquement occupé d'elle, n'avait pas encore prononcé le mot d'amour et évitait au contraire toutes les occasions de se trouver seul avec elle. Toutes ces réflexions en découvrant à Malvina l'état de son coeur qu'elle

examina avec impartialité, enfanterent mille craintes et mille chagrins qui lui avaient été inconnus jusqu' alors. Toute son âme en fut émue, et on ne s'étonnera pas qu'elle n'eut encore goûté aucun repos au premier rayon du jour. Ayant perdu l'espoir de s'endormir et fatiguée des plus tristes pensées, elle passa une robe légère et sortit dans le jardin, croyant que la fraîcheur de l'air ranimerait ses esprits. Avant de quitter sa chambre, un mouvement involontaire la fit tomber à genoux et avec l'accent le plus touchant: „*Dieu bon et*  
„*éternel: dit elle, qui me permet de te donner le*  
„*nom de père; j'accepte avec soumission les mal-*  
„*heurs que ta volonté suprême attachera à mes fu-*  
„*tures années, mais Dieu de bonté, défends moi de*  
„*commettre des actions qui puissent les mériter.*“

Malvina se sentit fortifiée après cette courte prière. Elle ouvrit sa croisée, prit sa guitare et sortit sur la terrasse qui entourait la maison. La plus belle matinée promettait le jour le plus pur, de grosses gouttes de rosée brillaient sur les fleurs et les arbustes et ajoutaient à leur éclat et à leur fraîcheur; l'air

était embaumé par l'odeur des orangers aux quels se mêlait le léger parfum des myrthes verds. Les alouettes dans leur vol élané et les pinçons sur les branches flexibles saluaient gaiement l'aurore, tandis que les abeilles bourdonnaient autour des fleurs et les poissons se jouaient dans l'onde. On entendait de loin les chants du laboureur et le mugissement des troupeaux qui allaient paître dans les prairies. Toute la Nature semblait s'éveiller pour goûter de nouvelles voluptés, mais ce bonheur universel au lieu de la distraire, serra le coeur de Malvina plus douloureusement encore; car hélas, jamais les peines secrettes ne se font sentir plus vivement qu'auprès de l'éclat du bonheur ou au sein des plaisirs et de la gaieté.

Malvina livrée à ses pensées, fixait cette contrée riante et tout en rêvant s'appuya sur un oranger couvert de fleurs. Un vent léger agita l'arbre et ses bouquets semblables à des flocons de neige, la couvrirent entièrement. Ah! pensa-t-elle, ces fleurs s'épanouissent les dernières, et sont aussi plus tardives à disparaître. Bientôt l'automne va venir: comme cet

été m'a paru court et comme il va vite finir. Malvina descendit la terrasse et suivit la digue qui s'étendant au bord de l'eau ornait le jardin et empêchait les inondations fréquentes de la Vistule. Un banc placé sous un maronnier au bout de cette digue invitait à s'y reposer. La vue du bras de la rivière, de l'île, de la vistule, et de tout ce beau pays, rendait cette partie du jardin singulièrement agréable. Malvina s'y assit, otâ le voile qui couvrait sa tête, prit sa guitare et après avoir préludé quelque tems, elle chanta à voix basse ces mots, qui répondaient si bien à ce qu'elle éprouvait.

---

Se voir aimé de l'objet qu'on adore

Trouver un coeur à l'unisson du sien

Amour! amour! est ce en vain qu'on t'implore

Et ne peux tu nous accorder ce bien.

---

Bonheur d'aimer, transports et douce ivresse

D'un tendre coeur, suprém: volupté!

A nos esprits vous paraissez sans cesse

Comme un beau songe et sans réalité!

---

On est quelque fois surpris que les amants  
par un hazard singulier se trouvent toujours là,

où ils peuvent appercevoir, même pour un moment, l'objet de leur amour. Il n'y a là rien de magique, et on devrait cesser de s'en étonner; il est facile de concevoir que ceux qui s'occupent des mêmes idées agissent quelquefois de concert. Ludomir uniquement occupé de Malvina, autant qu'elle l'était peut-être de lui même, s'était levé avec le jour, pour se livrer, sans nul obstacle à ses rêveries accoutumées. En entendant sa voix, il accourut sans être aperçu; mais lorsqu'elle eut cessé de chanter; Ludomir le coeur trop troublé pour permettre à son esprit la moindre réflexion, perdit entièrement la tête, et se jettant aux pieds de Malvina il ne pût proférer que ces mots: „Je vous ai effrayé Malvina ah! pardonnez . . . . excusez . . . . mais je suis si malheureux! . . . “ Malvina profondément émue demeura muette. Son coeur dans ce moment était en proie à tant de sentimens contraires, qu'elle ne sût elle même que répondre; mais en levant les yeux, elle aperçut sur le visage de Ludomir une telle expression de chagrin et de douleur que cette légère teinte de colère qu'elle avait éprouvé parmi tant

d'impressions diverses, s'évanouit entièrement à sa vue, et fit place dans son coeur à la pitié la plus profonde, loin de prendre un ton sévère, elle se hâta de lui dire : „Ah! ne soyez pas mal-  
 „heureux, car cela ferait mon plus grand tour-  
 „ment et voila ce que je pourrois le moins sup-  
 „porter.“ Interdite et troublée, après avoir prononcée ces mots, elle rougit et se couvrit de son voile en versant un torrent de larmes.  
 „Malvina adorée, ange de bonté (dit-il alors;)  
 „ah ne pleurez pas! ne pleurez jamais! . . . je  
 „voudrais payer de la dernière goutte de mon  
 „sang, chacune des larmes que vous versez!“

Le bruit de plusieurs personnes qui approchaient rompit cet entretien. Malvina se leva promptement; Ludomir attendri lui dit en l'arrêtant: „Malvina au nom de tout ce qu'il y  
 „a de plus sacré; ne me quittez pas, ne me  
 „laissez pas avec l'idée cruelle que j'aie pu vous  
 „offenser; par pitié au moins; car jamais vous  
 „ne pourrez comprendre ce que c'est que d'oser  
 „vous aimer, sans oser avoir l'espoir d'être  
 „aimé de vous.“

Malvina sentait alors si vivement au fond de son coeur combien elle l'aimait qu'elle ne

pouvait imaginer qu'il l'ignorât; Ce seul mot *Ingrat* s'échappa de ses lèvres, et entendant venir quelqu'un elle n'eut que le tems de fuir, oubliant son voile baigné de larmes. „*Ingrat*“ répéta Ludomir avec un ravissement inexprimable! il saisit le voile de Malvina et dit avec feu en le posant sur son coeur, je ne le quitterai qu'avec la vie!

## CHAPITRE. VIII.

## SECONDE LETTRE DE LUDOMIR

à SA MÈRE.

Krzewin le 16. août 18 . . .

**P**ardonnez ma mère bien aimé, si d'après vos conseils je ne puis continuer mon voyage : je ne dois plus rester à Krzewin et le reste de l'univers n'a plus aucun attrait pour Ludomir . . . . . je veux retourner auprès de vous et m'enfermer à jamais dans nos forêts solitaires, loin de Malvina, de l'amour et du bonheur. De Malvina, o ciel! . . . . et quand? . . . . dans quel moment? quand voulais-je m'en séparer? à l'instant où j'aperçus le premier rayon du bonheur, d'un bonheur au delà de toute expression, d'un bonheur que ce coeur qui ne connaît que la douleur n'aurait peut être pu supporter . . . . . les liens les plus chers et les plus doux me retiennent ici; mais l'honneur m'ordonne de partir . . . . . je pars demain.

Ma mère, ah! pourquoi m'avez vous sauvé des maux de mon enfance? privé de

vos soins, j'aurais passé du berceau dans la tombe et je ne connaîtrais ni les peines, ni les brûlans transports dont je vais mourir, et qui seuls, hélas, me font vivre encore.

Je ne saurais écrire plus longtems; plus tranquille dans un moment, peut-être je serai en état de finir ma lettre; à présent je ne saurais y ajouter un seul mot.

### Le jour même à minuit....

Tout est fini pour moi! . . . j'ai vu Malvina pour la dernière fois! je ne pourrai plus ni la voir, ni l'entendre; le bonheur et l'espérance sont éteints à jamais dans le coeur de Ludomir! ah! ma mère pardonnez! j'abuse cruellement de votre sensibilité par mes plaintes, sans en expliquer la cause. Je ne puis trouver que pour vous seule la force d'exprimer ce que je souffre; écoutez donc les détails de ce que j'ai éprouvé pendant mon séjour ici.

Vous avez du juger par mes lettres précédentes qu'à la première vue de Malvina, je fus

enchaîné à jamais; la douceur de son esprit, les qualités de son âme, mille attraits joints à des talents enchanteurs, m'attachèrent plus encore dans la suite; chaque jour, et à chaque instant elle devenait à mon cœur et plus aimable, et plus chère: elle s'insinua dans mon âme et dans mon esprit, dans mes sentimens et mes pensées, d'une manière si douce et si imperceptible, que j'ignorais moi-même combien l'empire qu'elle avait pris sur moi, était puissant et absolu: mais ce matin... o cruel et doux souvenir! oubliant toute réflexion, ne pensant plus à la barrière cruelle qui sépare à jamais Ludomir de Malvina, je fis à ses pieds l'aveu de ma tendresse. Ah! ma mère, écoutez, écoutez! j'apperçus, je sentis dans un regard, dans un mot qui lui échappa, que cette Malvina adorée, cette divinité, cet arbitre suprême de mon existence, pourrait être à moi! ..... le ciel en cet instant me parut ouvert; je ne vis, je ne pensai, je n'entendis rien au monde, sinon que je l'aime plus que la vie, plus que moi-même, au dessus de tous et de tout, hélas! ce moment de félicité suprême fut aussi ravissant que passager! les prin-

cipes de l'honneur me rendirent aussitôt à moi même. Je pouvais demeurer ici tant que je crus Malvina indifférente, car je ne mettais en jeu que mon bonheur et ma tranquillité; mais lorsque ce matin j'ai découvert le secret de ce coeur angelique! . . . . hélas! ma mère! jamais, n'est ce pas? jamais Malvina ne peut être à moi, jamais la noble, la riche, la brillante Malvina ne doit unir son sort à celui de Ludomir, abandonné! malheureux et sans nom! il faut partir ma mère. Demain avec le jour, tandis que Malvina reposera encore, Ludomir quittera Krzewin! . . . . si je la voyais une seule fois, rien ne pourrait peut être plus m'en arracher! je l'ai vu encore ce soir, j'ai encore entendu cette voix qui sait si bien toucher mon coeur: nous contemplâmes ensemble le coucher du soleil, et c'est avec elle que j'aperçus le lever de l'astre de la nuit. Des milliers d'étoiles brillaient sur la voute azurée. Accompagnés de Vanda nous nous assimes dans un lieu découvert où rien ne cachait l'étendue du firmament.

„Jamais, dit elle, mon coeur n'est autant „pénétré de la grandeur de Dieu, qu'au milieu

„d'une nuit calme et tranquille, éclairée par  
 „d'innombrables étoiles et par la lumière pâle  
 „et argentée de la lune: le souvenir de ceux  
 „qui ne sont plus, et l'image de la vie future  
 „m'occupent alors entièrement. Ludomir! nous  
 „reverrons nous là bas? en avez vous le prés-  
 „sentiment?“ Malvina, dis-je, baigné de larmes,  
 nous nous reverrons, Là . . . . . ici . . . . . nous  
 nous retrouverons . . . . .

Je ne pus rien ajouter de plus. Ma mère!  
 pourquoi fallait-il qu'elle me fit toutes ces ques-  
 tions au moment même où l'idée d'une sépa-  
 ration éternelle remplissait si doucement  
 mon cœur? Malvina se leva pendant que je  
 tenais encore sa main: allons, dit-elle, il est  
 tard, nous nous reverrons demain. Ah! nous  
 nous reverrons, m'écriai-je! n'importe dans  
 quel monde. Elle suivit l'allée, je restai immo-  
 bile et mes yeux la cherchèrent long temps  
 encore. Un torrent de larmes me soulagea  
 enfin; je courus vers la terrasse où je distin-  
 guai sa robe blanche que le vent agitait à la  
 porte du jardin; j'étendis les bras, mais hélas!  
 elle avait disparu à jamais.

---

## CHAPITRE IX.

### LE DÉPART.

**A** Peine Malvina fut-elle éveillée qu'on lui remit une lettre: un secret éffroi la saisit, et sans demander: de quelle part? elle l'ouvrit d'une main tremblante. On conçoit aisément ce quelle dut éprouver en lisant ce qui suit.

#### Ludomir à Malvina.

Malvina! je vous aime audessus de toute expression; je vous aime comme personne n'aima, comme personne ne saurait aimer. Je trouve en vous seule mon existence et ma félicité: je renoncerais pour vous, à la vie, au bonheur, au ciel même! Malvina! j'appercus dans un seul instant les cieux ouverts! un seul de vos regards, un seul mot de votre bouche et des torrents de l'ivresse la plus pure vinrent inonder mon âme attendrie. Mais hélas! revenu à l'instant même de ce songe enchanteur, rejeté du faite de la suprême félicité, tout mon avenir m'apparût semblable à un dé-

sert affreux; et je ne trouvai dans mon coeur que mort et désespoir! Malvina ne peut, ni ne doit être à moi!

Mais Malvina, daignez m'en croire! car mes paroles sont aussi vraies que mon amour! ce n'est point Ludomir coupable, mais Ludomir infortuné qui est indigne de vous. Ludomir coupable n'aurait pas pu, n'aurait pas su aimer l'angélique Malvina; „mais Ludomir malheureux, n'aurait pas dû oser espérer d'en être aimé “ me direz vous peut-être? Je ne devais pas faire l'aveu de mon amour; j'en conviens; et j'ai longtems cherché à l'environner du plus profond mystère. Jamais vous ne concevrez au prix de quels tourmens je renfermais dans mon coeur ce funeste secret; tant que toutes mes forces et tout le pouvoir que j'employai pour ne point révéler ce mystère, ne m'eurent tout à fait abandonné. Mais Malvina, si mon aveu fut un crime, songez, ah! songez, quelle en est la punition; je vous quitte, et c'est pour toujours!

O! vous! qui êtes sur cette terre l'image de la plus compatissante bonté, veuillez croire, et soyez convaincue que le mystère dont je m'enveloppe

ne recèle aucun crime, et dans aucune circonstance ne cherchez jamais, jamais, à soulever le voile qui couvre mon existence . . . . . questionné par vous et auprès de vous, je ne l'ai point découvert; c'est une preuve certaine que cet aveu vous serait inutile, et ne ferait qu'augmenter mon infortune. Je vous en conjure encore une fois, ne rappelez même pas à qui que ce soit, que nous nous soyons jamais rencontrés.

Voilà les dernières paroles que vous entendrez de moi; je prend congé de vous. Être adoré audessus de toute expression; que toutes les bénédictions de la Providence vous accompagnent sans cesse! vivez heureuse! pour moi je mourrai avec la certitude que jamais personne n'aima, ni ne saurait aimer Malvina comme l'infortuné Ludomir! Adieu, encore une fois: recevez un dernier adieu sur cette terre, o vous premier et unique bonheur de mon existence.

L'attendrissement, l'effroi, la douleur et l'étonnement saisirent Malvina à la lecture de cette lettre: l'amour de Ludomir, la noblesse de son procédé en la quittant au moment où il avait lu dans son coeur, le souvenir de



son dévouement pour lui sauver la vie et une secrète terreur, que lui occasionnait le mystère dont il s'environnait, tourmenterent cruellement son esprit agité! Mais l'idée que Ludomir avait quitté Krzewin, et qu'elle ne le reverrait peut-être plus, éteignit bientôt tout autre pensée et tout autre sentiment. Malgré les larmes amères dont elle baignait sa lettre, elle en relût encore une fois les touchantes expressions. Parvenue à l'endroit où il dit: *jamais personne ne saurait vous aimer, ni ne vous aimera comme le malheureux Ludomir!* l'abondance de ses larmes ne lui permit pas de continuer: et elle s'écria avec le plus vif enthousiasme: „Tous mes pressentimens me portent à croire „que ces paroles sont vraies. Ludomir! je vous „dois la vie, je vous dois plus que la vie en „recevant de vous des preuves de l'amour le „plus noble et le plus désintéressé: d'un amour „qui ne s'occupe que de mon bonheur et de „ma tranquillité! que puis-je vous rendre hélas! „pour tant de bienfaits. Je ne puis vous faire „qu'un seul sacrifice, mais ce sacrifice surpasse „tous les autres; car c'est le voeu de ne point „pénétrer le secret de votre sort; s'cret sans

„lequel, je le sens bien, il n'est plus de vraie  
 „félicité pour moi. Vous le désirez, et c'est  
 „la seule preuve de souvenir qu'il est en mon  
 „pouvoir de vous donner. J'en fais vœu Lu-  
 „domir, à toi et à l'amour! jamais et dans au-  
 „cune circonstance, quand j'en aurais même  
 „les moyens les plus aisés, à moins que ce ne  
 „soit de ton propre aveu, je ne pénétrerai le  
 „mystère qui couvre ton sort et tes actions.

Ce serment et l'importance qu'elle y attachait, adoucirent en quelque manière les tourments de son cœur, car ils lui parurent être les derniers liens qui l'attachaient encore à Ludomir. Elle se consolait par l'idée de lui faire un sacrifice, sans se douter, hélas! combien ce sacrifice devait lui devenir pénible et difficile. Malvina un peu plus calme réfléchit à la manière dont elle devait agir; elle sentait bien qu'en s'entretenant sans cesse de lui en épanchant et partageant sa douleur avec les autres, elle aurait les plus sûrs moyens de nourrir des sentimens que la raison lui ordonnait d'étouffer; cette réflexion eut tant, de pouvoir sur son esprit qu'elle résolut à l'instant de ne

---

point parler de la lettre qu'elle avait reçue. L'amour autant que la raison était, le motif secret de sa conduite à cet égard. Il versa dans son coeur un desir jaloux de ne partager avec personne ce qu'elle éprouvait.

Elle craignait qu'on souffrit comme elle; qu'on s'inquiéta de ce départ, et que qui que ce soit en sut le sujet. Malvina redoutait encore les réflexions multipliées qu'on pouvait faire si justement sur la conduite de Ludomir; qui lui étaient insupportables parcequ'elles jetaient une espèce d'ombrage sur ses actions, et Malvina craignait même l'ombrage en tout ce qui pouvait concerner Ludomir.

Toutes ces raisons réunies parvinrent enfin à lui faire surmonter ses douleurs; elle renferma en elle l'état de son triste coeur, et prenant un air d'indifférence, elle descendit au salon; où sa tante et sa soeur étaient déjà réunies pour le déjeuner.

## CHAPITRE X.

### LE PLUS COURT.

**J**l est bien injuste de croire qu'une perte quelconque se fait sentir avec la douleur la plus vive dans les premiers momens. L'évènement alors est le sujet de l'attention générale: on en parle, on s'en occupe, et la personne qu'on regrette n'est ni oubliée, ni étrangère encore. Le coeur n'étant pas encore familiarisé avec la douleur ne saurait adopter l'idée d'une séparation sans retour, dont les premiers jours ne paraissent être qu'un départ momentané. Mais quand les moments, les heures, les jours, les époques se succèdent sans ramener l'objet qu'on aime, qui nous est nécessaire et qui nous manque à chaque instant du jour; ah! c'est alors que le malheur paraît confirmé à jamais, c'est alors qu'on se repête sans cesse avec un douloureux soupir, hélas! il est perdu sans retour.

Dans les premiers momens du départ de Ludomir, Malvina d'après la résolution qu'elle avait prise, eut assez d'empire sur elle, pour

écouter d'un air indifférent les discours de sa tante et de sa soeur à ce sujet. „Il est vrai „disait la tante, que le secret de son état, de „son nom et ce départ précipité ne sont pas „des choses très claires et jamais dans un Roman même, je n'ai rien lu de semblable; je „ne saurais oublier, cependant, que Malvina „lui doit la vie, et je ne pourrai me persuader „que ce Ludomir qui avait quelque chose de „si noble, dans l'air et le maintien, ne fut „qu'un séduisant aventurier. “

Ces derniers mots blessèrent douloureusement Malvina; „s'il en est ainsi en effet, dit-elle précipitamment, je dois seule porter la „peine de l'étourderie que j'ai commise en le „recevant chez moi: mais si cette supposition „est fausse, combien y a-t-il de cruauté et „d'injustice à le payer d'une telle ingratitude; „pour les services qu'il rendit pendant l'incendie, et son dévouement à me sauver la vie? „je pense que ne pouvant le juger il vaut „mieux en parler le moins possible. “

Ces mots mirent fin à toutes les réflexions, et autant pour complaire à Malvina, que par le cours naturel du temps, on cessa de parler

et même de penser à Ludomir, C'était le voeu de Malvina; elle paraissait desirer ardemment cet oubli, mais lorsqu'il en fut ainsi, sa tristesse augmenta. Rien ne pouvait l'amuser ni la distraire; un automne sombre et nébuleux succédant au plus riant été, couvrit toute la nature d'un voile grisâtre et contribua à la plonger dans une mélancolie profonde. Quelques mois étaient à peine écoulés, que sa santé s'altéra, elle perdit l'appétit et le sommeil, sa pâleur et de fréquentes faiblesses alarmerent vivement les habitans de Krzewin. La bonne tante plus inquiète que les autres, jugea que les soins des médecins habiles de la capitale lui rendraient la santé; et il fut décidé qu'elle passerait l'hiver à Varsovie. Le Deuil de Malvina étant passé depuis longtems rien ne s'oposait à ce projet, sa tante aurait bien voulu l'accompagner; mais elle ne pouvait ni mener Vanda aussi jeune dans le monde, ni la laisser convenablement à la campagne. Celle-ci avec moins d'expérience peut-être, se doutait bien plus clairement du motif du dérangement de la santé de sa soeur, ainsi que de sa tristesse; mais comptant plus encore sur les distractions et les plai-

---

sirs qu'offre la ville dans cette saison, que sur les soins des Docteurs, elle joignit ses instances à celle de sa tante pour engager Malvina à partir.

Plongée dans une profonde indifférence, Malvina ne voulut pas écouter leur conseils; mais voyant qu'elle augmentait sans cesse les inquiétudes de ses amies, tout lui étant d'ailleurs indifférent depuis le départ de Ludomir; elle consentit à partir. Sa tante et sa soeur craignant qu'elle ne changea d'idée, se hâtèrent de faire bien vite tous les préparatifs du voyage; et le dernier de novembre Malvina se mit en route par une forte gelée, éclairée du plus brillant soleil. Elle dit adieu à ses amies, à sa campagne chérie, et monta en voiture le coeur serré et baignée de larmes. „Écrivez moi souvent et à coeur ouvert, lui dit Vanda en l'embrassant tendrement; mon coeur malgré toute l'étourderie dont on m'accuse entendra toujours le vôtre. Vanda saura toujours, toujours partager vos peines et se réjouir de votre bonheur. “

---

## CHAPITRE. XI.

## LETTRE DE MALVINA à VANDA.

Varsovie ce 5. Décembre 18..

**M**a chere Vanda! j'ai promis de vous écrire souvent et de vous faire un fidèle détail de tout ce qui m'arriverait. Il m'est bien doux de remplir cette promesse; je commence par ce qui vous sera le plus facile à croire; et c'est que je fus profondément affectée de notre séparation. Ah! jamais Varsovie avec tous ses plaisirs ne pourrait remplacer dans mon coeur ma bien aimée Vanda; mais vous savez cela depuis longtems; il faut donc vous parler de quelque chose de plus nouveau.

Deux journées d'un voyage bien monotone ne me parurent pas très amusantes; de la neige et encore de la neige, c'est tout ce que je vis, et vous savez ma chère combien je déteste cette neige éternelle: hier le balancement uniforme de la voiture, et le silence absolu que ma femme de chambre endormie à côté de moi n'interrompait même pas, me plongèrent

dans une rêverie profonde. Je pensais à l'été que nous avions passé d'une manière si agréable; les moindres détails, les mots et les reparties; la beauté des journées, le parfum de l'air, tout me parût revivre; et je crus éprouver tout cela encore une fois. Ensévelie dans ces réflexions, je ne m'apperçus pas que le jour finissait; lorsque le cor du postillon ayant éveillé Anna, elle s'écria, „Voilà Varsovie, nous en voyons les feux, nous approchons de la barrière;“ déjà Varsovie, répétais-je involontairement et mon coeur battit avec violence sans savoir pourquoi. Un secret effroi me saisit, au moment, où pour la première fois de ma vie, j'entrais dans une grande ville. Que de murs! que de bruit! je ne pouvais respirer, tant je me sentais oppressée le postillon nous dit que c'était l'heure où l'on revenait du spectacle; nous rencontrâmes beaucoup de voitures et de monde dans les rues; chacun y paraissait vouloir atteindre au plutôt le but où il aspirait. Un équipage élégant accrocha ma voiture, et je vis à la lueur des flambeaux qu'il était occupé par une belle dame extrêmement parée. L'expression de sa physionomie peignait le plus

vif desir d'arriver bien vite au milieu des plaisirs qui l'attendaient sans doute : cette rencontre m'attrista involontairement. J'arrive ici, me dis-je à moi même, sans aucun projet ; personne ne m'y attend, et je n'ai nul empressement, nulle nécessité de me rendre promptement à ma destination. Je descendis enfin à un Hôtel et je n'éprouvai d'autre desir que celui d'un prompt repos. La journée d'aujourd'hui s'est passée avec des marchands et des ouvriers de tous genres. N'ayant trouvé ici aucune des Dames de ma famille, j'écrivis un billet à la Princesse de W . . . ancienne amie de ma mère qui me connaissait avant mon mariage, pour la prier de me présenter dans le monde, et m'introduire dans la société, sa réponse fut très aimable ; et demain à six heures je dois faire mes visites sous ses auspices.

Chère Vanda ! la crainte et l'ennui sont encore les seuls sentimens que j'aie éprouvés ici. Il est vrai que le bruit des rues, le bavardage des couturières et des marchands ainsi que l'inquiétante idée de la journée de demain, occuperent tous mes momens. La poste part

cette nuit, et je finis ma lettre en vous serrant tendrement sur mon coeur, ma charmante amie. Embrassez la petite Alise, pour moi, et offrez mes tendres respects à la meilleure des tantes.



## Seconde lettre de Malvina à V a n d a.

Varsovie 15. Décembre 18..

**C**e n'est plus une simple habitante de Krzewin ou de Głazow; mais une élégante initiée dans toutes les manières et le ton du grand monde, qui vous écrit ma chère.

Lisez donc avec attention et respect le récit des évènements que je vais décrire . . . . Je voulais continuer mon journal sur ce ton de plaisanterie; mais je trouve qu'il n'est plus de saison pour moi, et je vais continuer ma narration avec simplicité.

Le lendemain que je vous eus écrit, ma chère amie, après m'être habillée aussi bien que possible, du moins sans ridicule ni prétentions; j'allai chez la Princesse qui me reçut on ne peut mieux. Elle me parla avec amitié de ma mère, et demanda de vos nouvelles avec empressement. Vous pouvez juger d'après cela, si elle me parût aimable et si à l'instant même je lui vouai le plus respectueux attachement. La Princesse de V. n'est plus jeune, sa physionomie sait allier la douceur à une imposante gravité, elle est généralement aimée et respectée ici; et plus on la connaît mieux on comprend ses succès. Nous avons fait plus de cent visites je crois; à peine nous a-t-on reçu dans quelques maisons. Je ne saurais rien vous en dire, car je ne me rappelle pas même le nom des Dames aux quelles je fus présentée. Enfin nous arrivâmes devant un grand hôtel. La Princesse me dit que c'était celui du Ministre de la guerre; voyant la cour remplie de voitures, je fis des vœux ardens pour qu'on ne nous reçut pas; mais à mon grand déplaisir, ils ne furent point exaucés. Nous descendîmes donc, et je suivis, la Princesse dans un salon fort

éclairé, où jè vis un cercle de Dames très parées assises en silence. Des groupes d'hommes, réunis auprès de la cheminée et du billard, causaient entre eux. La Princesse de V. me présenta au maître de la maison, qui me reçut de la manière la plus distinguée. Je ne saurais dire, vraiment, quelles furent ses expressions, ni ce que je lui répondis. Mon trouble et ma timidité m'empêchèrent de rien comprendre; je m'assis à côté de la Princesse, et plus rassurée, j'osai lever enfin les yeux pour examiner ce qui se passait dans le salon. Deux choses me frappèrent d'abord; la première fut de reconnaître dans la personne assise, vis-à-vis de moi, la même Dame que j'avais aperçu dans l'élégante voiture que je rencontrai en arrivant à Varsovie; je demandai son nom à la Princesse. „C'est la comtesse N . . . . la „femme la plus à la mode ici, me répondit-elle; c'est elle qui prescrit les parures les „propos et les plaisirs.“ Celui qui n'a pas l'honneur d'être admis dans sa coterie particulière, ne se croit pas initié dans la bonne société, ni ne saurait donner le ton parmi les élégants: tout le monde appelle cette Dame

Dorine, et moi aussi, craignant de pécher contre l'élégance je ne la nommerai pas autrement. Ma seconde remarque fut pour celui que je vis placé à côté de Dorine; un air majestueux et noble lui donnaient un extérieur imposant; les décorations dont il était couvert annonçaient un personnage distingué et son âge avancé inspirait le respect et la confiance. En un mot, je vis en lui l'image véritable d'un grand seigneur, et tel est vraiment Zdzislas, Prince de Melstyn que la Princesse me nomma en ajoutant que c'était un des seigneurs les plus estimés, et des plus riches du pays. J'éprouvai un attrait singulier la première fois que je le vis; il me semblait l'avoir déjà rencontré quelque part; l'expression de son regard, me parût surtout connue; je fais de vains efforts pour me rappeler où, et comment je l'ai vu, et cette idée me tourmente depuis le moment où j'ai fait sa connaissance.

Quoique très jolie cette fameuse Dorine, est loin cependant de m'inspirer autant de sympathie. L'expression ironique qui se peint toujours sur sa physionomie, n'est à mon avis

nullement séduisante; peut être est ce un peu de vanité qui me rend aussi severe; car Dorine a je l'avoue humilié mon amour propre. Elle causait tout bas avec une autre Dame et quelques hommes assis derriere elles, tout le temps de notre visite. Leurs regards se portaient sur moi en riant et chuchotant sans cesse, et il me fut aisé de voir que j'étais le sujet de leurs moqueries; cette idée me troubla et m'attrista; c'est ce qui fit peut être que je la trouvai bien peu aimable.

La société était ainsi partagée, et je vous avoue que je ne m'amusais pas infiniment lorsqu'un personnage très sémillant, très poli et surtout grand causeur, approcha la Princesse. A en juger par ses discours, on voyait qu'il allait par tout, connaissait tout le monde, et savait ce qui se passe dans toutes les maisons. On ne saurait être amoureux, ni se marier sans qu'il soit le premier à le savoir: il a des bouquets à offrir pour toutes les fêtes; des vers à faire pour toutes les occasions, louant tout avec excès, il est par tout sans cesse; et si par hazard il lui échappe de faire quelque com-

mérite ce n'est jamais avec l'intention de causer une tracasserie; aussi dit on toujours notre Chambellan est un peu importun, à la vérité, mais c'est le meilleur homme du monde; le Chambellan donc, s'établit derrière nos fauteils, et savait déjà qui j'étais; d'où, quand, et pourquoi j'étais arrivée. Il m'accabla de louanges, et il n'est pas de fleurs ni de Déesse aux quelles il ne m'ait comparée. Heureusement (car toutes ces flatteries commençaient à m'ennuyer infiniment) quelqu'un lui demanda: „Ne sauriez vous nous dire, cher chambellan, „vous qui savez tout, ce que devient le jeune „Prince de Melstyn? jamais Varsovie ne l'attendit si longtems.“ „Mon petit fils, repliqua „le vieux Prince à ces mots, est à son devoir, „et n'a pas quitté son régiment,“ „c'est possible, dit Dorine, mais comme nous voilà en hiver „tems, où il n'est plus nécessaire au Régiment, „je puis assurer qu'il ne se fera pas attendre „longtems.“ Ajouta-t-elle avec un sourire qui exprimait clairement, qu'elle était la mieux informée de son retour. Le Chambellan qui ne perd jamais l'occasion de faire un compliment, déclara qui si le Prince était instruit

de l'apparition d'une aussi brillante étoile sur l'horizon de Varsovie, il ne manquerait pas de hâter son retour. A ces mots Dorine redoubla, ses ris et ses chuchotages et avec un air moitié mécontent elle me dit: „Si Madame de „S. . . . est curieuse de faire la connaissance „du Prince de Melstyn, je puis lui promettre „qu'il sera ici pour le bal que donne dans quel- „ques jours, l'ambassadeur de France. “

Je voulais répondre que je n'étais ni curieuse, ni impatiente de faire cette connaissance, mais plusieurs Dames m'interrompirent en criant à la fois; „Oh qu'il fait bien de retourner „ici, sans lui tous les bals sont ennuyeux; les „parties de traîneau sans agrément; rien ne „prend; il n'y a que lui qui sache tout animer“ — „Les Dames devraient le louer au „contraire, dit un vieux Général, de ce qu'il „s'arrache d'auprès d'elles pour veiller à ses „Devoirs dans une triste garnison“ — „Mars „et l'amour le couronnent également s'écria „l'aimable chambellan “ — „Et nous pouvons „partir en attendant, me dit tout bas la Princesse. “ —

Nous partimes en effet et la conversation continua en voiture. „Le Prince de Melstyn „est un véritable enfant gâté, dit la Princesse, „son ayeul lui passe tout; les jeunes gens l’imi- „tent en tout point, et les femmes contri- „buent le plus à le gâter. Il est vrai qu’il est „charmant, mais ces Dames se manquent à „elles mêmes en briguant un regard, un mot „et la plus petite attention de sa part. “ —

Ma Vanda! ces mots de la Princesse sont profondément gravés dans ma mémoire; et je vous assure que quand Malvina devrait attirer toute l’attention de ce fameux Prince Colonel (comme on l’appelle ici) elle ne fera pas un seul pas pour lui: cependant je suis on ne peut plus curieuse de voir cette merveille! Encore cinq jours jusqu’au bal du ministre de France. La Princesse de V. m’a dit qu’il est depuis près d’un an dans les fers de Dorine: chose inouïe pour un être aussi volage; mais pourquoi donc vous en occupai-je autant; j’aurai assez le temps de vous en entretenir après ce bal où, je vais le voir enfin. . . . . ce bal m’inquiète, je ne sais pourquoi, et je suis triste en y pen-

sant. Rappelez vous, chere amie, le 15. août et le Bal de Krzewin, ah! il n'y en aura plus de semblables! aucun bal, aucun Colonel, le monde entier, en un mot. ne saurait se comparer à une seule heure passée à Krzewin avec ceux que j'aime, avec ceux que j'aimerai toujours . . . . ah! toujours! adieu ma bien aimée Vanda! à Krzewin seul se trouve le vrai bonheur de Malvina.

## Troisième lettre de Malvina

à Vanda.

26. Décembre, Varsovie

**V**anda, Chère Vanda! est-ce un songe qui depuis hier m'égaré, et me séduit, ou un charme magique qui fascine mes yeux et enchaîne mes sens; je ne saurais définir, ni com-  
prendre

prendre ce qui se passe au fond de mon coeur; il règne un tel désordre dans mes idées, que je ne sais comment l'exprimer! Ma soeur bien aimée! Votre amitié attentive sût toujours lire, même à mon insçu, dans les plus profonds replis de mon coeur; à présent peut-être pourrez vous encore définir ce qui se passe dans mon âme. Écoutez donc, écoutez ce qui m'étonne, m'attriste, me réjouit, m'effraye et me paraît encore incompréhensible.

Vous savez par ma dernière que le Ministre de France devait donner un grand bal le 20. du mois; vous savez que la société et les Dames surtout attendaient ce jour avec impatience comme celui du retour du jeune Prince de Melstyn; que Dorine, instruite à fond de toutes ses démarches avait solennellement promis. Cette soirée arriva enfin. La journée précédente me parût d'une longueur mortelle; j'allai au bal avec un secret effroi; j'entraî dans la salle, en tremblant et plutôt portée à l'attendrissement qu'à la gaieté. Mais bientôt, le monde, l'éclat des bougies, le son d'une

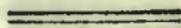
musique animée et peut-être encore, (car pourrai-je cacher ma vanité à vos yeux) peut-être plus que tout cela, le murmure des louanges flatteuses qui annonça mon entrée au bal, dissipèrent ces nuages légers, je repris courage, et mon coeur fut rempli de cette joie pure que je sens toujours lorsque je me crois agréable à ceux avec qui je me trouve. Ma passion pour la danse se réveilla, les danseurs s'empres-  
saient autour de moi pour avoir la préférence, et je pus faire voir à Dorine avec un plaisir secret que je ne me trouvais pas tout à fait abandonnée. La valse commença et je me trouvai engagée avec le Major Lissowski, qui passe ici pour le meilleur danseur; lorsqu'un bruit extraordinaire se fit entendre à la porte et ces mots: „Enfin le voila! il nous a tenu „parole! comme nous allons être gais! . . . !“ furent répétés par tant de voix, que la musique cessa. La foule s'écarte et j'apperçois dans ce jeune Prince tant attendu, tant prôné, dans ce but de l'empressement général, dans cet adorateur des charmes de Dorine, j'apperçois, qui? . . . . Ludomir . . . . ah! Vanda! jadis mon Ludomir, à présent le Ludomir de Dorine, de

de l'heureuse Dorine! . . . . la gaieté, l'envie de danser, le désir d'exister m'abandonnerent à la fois; je ne vis ni n'entendis rien de ce qui se passait autour de moi; la tête me tourna et je ne sais par quel bonheur je ne perdis pas connaissance. Ce n'était pas l'étonnement de reconnaître dans le brillant Prince de Melstyn, ce Ludomir qu'on prenait naguère pour un aventurier, ni la colère que je dus éprouver de la fausseté de ses procédés; rien de tout cela ne se fit sentir à mon coeur; je ne pus faire toutes ces réflexions qu'après avoir recouvré la faculté de penser; mais dans le premier moment, cette idée seule: „Ludomir ne m'aime plus; Ludomir en aime une autre“! oppressait tout mon être de la façon la plus cruelle. Semblable à une statue je demeurai immobile et sans mouvement. J'ignore ce que le Major Lissowski dut penser; je compris seulement de son discours qu'il répétait sa question „si je ne „voulais plus danser“? sans avoir pu obtenir de réponse: ces mots m'arracherent enfin à ma stupeur. Je rejetai tout sur un mal subi occasionné par la chaleur, et je me retirai bien vite dans l'endroit le plus reculé du salon.

J'aurais voulu pouvoir quitter le bal à l'instant même. Ce lieu qui me paraissait brillant de gaieté un quart d'heure auparavant, ne m'offrait plus que le plus triste aspect; mais ma chère! une force inconnue m'attachait à la place où je me trouvais. Je ne pouvais quitter l'endroit d'où j'apercevais Ludomir; et que voyais-je hélas! Ludomir regardant Dorine avec cette expression qu'il prodiguait jadis . . . . . lui parlant avec ce sourire, ce sentiment . . . . . ah! mon amie! que ne suis-je à Krzewin ou au milieu des murs du solitaire Głazow! jours tranquils de Głazow que vous êtes loin de Malvina! Les premiers pas que j'ai fait dans le grand monde, furent marqués par l'amertume et la douleur! mais Vanda écoutez encore. J'avais les yeux fixés dans le coin de la salle où Ludomir appuyé sur le fauteuil de Dorine: uniquement occupé d'elle semblait oublier entièrement la joie que son retour avait occasionné et tout ce qui était étranger à l'objet de son amour. Le chambellan s'approcha alors de lui, et lui ayant parlé bas, ils eurent l'air de chercher dans la salle: c'est moi ma chère que cherchait Ludomir; je rencontrai son regard, ce regard qui

m'est si connu et je crus alors que mon coeur avait cessé de battre et mon sang de circuler: Dorine alla danser, Ludomir et le chambellan firent alors le tour de la salle, et s'approchèrent de l'embrasure de la fenêtre où j'étais assise: „J'ai l'honneur de vous présenter, Madame, le „jeune Prince de Melstyn qui désire ardemment „pouvoir faire votre connaissance“ me dit le chambellan. „Si le sort et des événemens con- „traires ne m'en eussent empêchés, interrom- „pit le Prince, je n'aurais pas été le dernier, „Madame, à rendre hommage à la nouvelle Divi- „nité que possède la capitale depuis peu.“ —

Ma Vanda! la voix de Ludomir qui a tant de pouvoir sur tout mon être, cette voix que je n'avais pas entendu depuis plusieurs mois, s'empara alors de tous mes sens: et j'étais au moment de lui dire avec l'accent le plus vrai en oubliant tous ses torts, Ludomir, on vous calomnie, sans doute, „en disant que vous n'ai- „mez plus Malvina; cette Malvina qui jamais ne „pourra apprendre à vous oublier“ Mais mon amie! le compliment recherché du Prince si peu semblable au silence délicat, ou aux vives



expressions de l'amour le plus pur du Ludomir de Krzewin; ce compliment dis-je me refroidit soudain, et mes paroles expirèrent sur mes lèvres. „Puis-je me flatter, Madame, que vous „voudrez me faire l'honneur de danser avec „moi, me dit il encore?“ Je ne sais ce que j'aurais répondu, mais Dorine ne m'en laissa pas le tems. Ayant fini de valser, elle passait à coté de nous: „Ludomir, dit-elle tout haut, „j'espère que vous n'avez pas oublié de m'avoir „engagé pour la première mazure?“

Ludomir! lui criait, la brillante Dorine, au milieu d'un bal superbe à Varsovie. Ludomir! l'appellait aussi l'infortuné Malvina dans les vallons silencieux et tranquiles de Krzewin! „Ne vous arrêtez pas, Prince, lui dis-je aussi-„tot, Dorine vous attend, et moi, je n'ai nulle „envie de danser.“ —

A peine eus-je prononcé ces mots, que le Major Lissowski, accourût pour m'offrir sa main, et mon premier mouvement fut, je ne sais trop pourquoi; de me lever et de suivre. Nous nous mîmes dans le cercle de la mazure.

Ludomir en faisait partie avec Dorine; avant de commencer il s'approcha et me dit à demi voix: „J'avais cru, Madame, que vous ne vouliez pas danser.“ Il est vrai, je pensais ainsi „il y a quelques minutes, mais moi aussi je suis „sujette à changer souvent d'idées.“ J'avais mis sans doute trop de sévérité dans cette repartie, car j'en vis à l'instant l'effet dans les yeux de Ludomir. Il se tût tristement; mais en voyant sa peine, j'aurais désiré pour tout au monde avoir pu retenir mes paroles: et je ne voulais plus ni regarder le Major Lissowski, ni danser ni parler avec lui, pleurer en liberté était mon unique désir.

Ludomir distrait brouillait les figures; Dorine grondait; pour moi je ne sais comment je parvins à la fin de la danse. Ludomir se plaça à souper à coté de Dorine; voilà tout ce que j'appris; car je ne rentrai plus au salon et je partis tout de suite après. J'abuse de votre patience, ma chère Vanda! en entrant dans des détails aussi minutieux sur la soirée d'hier; mais hélas! ce sont souvent de bien petites circonstances qui font le malheur ou la

félicité! Un coup d'oeil amical, ou un froid regard font naître, quelquefois, le bonheur suprême, aussi bien que le désespoir. — Ma Vanda! je sais actuellement qui était cet inconnu, ce mystérieux Ludomir: ou plutôt je l'ignore, je ne comprends, ni ne conçois ce qui concerne son sort et ses actions; mais je me rappelle que je lui dois la vie, et que je lui ai solennellement promis de ne jamais faire un pas pour découvrir son secret. „Son malheur en serait „douloureusement augmenté“ me dit-il dans sa lettre que j'ai sous les yeux. Eh bien! Ludomir, ne m'aimez plus, aimez en une autre, faites comme il vous plaira . . . . . Malvina baignée de larmes, seule, abandonnée, saura souffrir en silence sans vous rappeler jamais par le moindre mot ou le plus léger signe qu'elle vous eut jadis connu.

Mais ma Vanda il est temps de finir cette lettre déjà trop longue; mon coeur abreuvé de tristesse, et mes yeux noyés de larmes ont un égal besoin de repos. Pardonnez ma soeur bien aimée si comptant sur votre indulgente amitié j'ai voulu partager avec vous le poids de

la douleur qui m'accable. Il n'était pas en mon pouvoir de vous taire la moindre des impressions que j'ai éprouvées . . . . mais je tacherai à l'avenir . . . . . quoi . . . . . Ah je l'ignore je ne sais ce que je veux, ce que je désire, ce que je dois faire, ce que je dois croire. Il règne un désordre affreux dans mes idées comme dans mon coeur. Adieu mon amie; Vivez heureuse dans le tranquille château de Krzewin et n'oubliez pas Malvina; . . . . la triste Malvina . . . . . ah! vous au moins ne l'oubliez jamais . . . . . jamais! —

---

## Lettre du Major Lissowski à son ami Alfred.

Varsovie 30. Décembre 18 . .

**A**lfred! que fais tu donc? Varsovie dans toute sa splendeur t'attend et t'appelle. Les bals, les redoutes, les parties de traîneau, les commerages sont en pleine vogue; tandis que

les gelées et les frimats doivent rendre le séjour de la campagne extrêmement triste et monotone; et toi, le plus zélé des zélés partisans de la ville, tu ne peux encore t'arracher à ton insipide maison des champs. Arrive donc sans plus tarder, si tu ne veux être effacé pour toujours de la liste des élégants, et que je te renonce à jamais. Comme j'ai tout lieu d'espérer que tu n'encourras pas cette disgrâce, je veux bien avoir la bonté de t'instruire de ce qui se passe ici, afin qu'à ton retour tu n'aies pas l'air de revenir de la Chine.

Une nouvelle aurore vient de paraître et brille ici dans tout son éclat. C'est Malvina S. jeune veuve, qui jamais ne connût, ni Varsovie, ni le grand monde, ah Alfred! jamais tu ne vis rien de plus attrayant. Elle joint la timidité de la jeunesse et de l'inexpérience à une tournure familiarisée avec tous les usages de la meilleure société. Quoique naturellement complaisante et gaie elle sait néanmoins tenir nos jeunes gens, à une distance respectueuse et moi même, moi à qui on n'en impose guère, je me trouve souvent atterré par sa politesse

glaciale, sans oser me permettre auprès d'elle aucune de ses expressions que la sévérité appelle *mauvais ton* et nous autres *suprême élégance*. Je ne me permets ici, ni médisance, ni ces airs nonchalans qui constituent notre allure ordinaire. Tu peux t'en étonner autant qu'il te plaira; le fait est incontestable et il était réservé à Malvina d'opérer ce miracle. Moi qui ne saurais me gêner un instant, pour qui que ce soit; je passe mon tems à deviner ses pensées, à remplir ses désirs, tandis qu'elle ne s'occupe nullement de moi. Elle me l'a elle même déclaré avec sa politesse et sa franchise ordinaire. Oh femmes, femmes! que Pourriez vous faire de nous, si entendant bien votre propre intérêt, vous saviez allier, comme le fait si bien Malvina à la pudeur de votre sexe, l'aimable gaieté à la bonté touchante; ce noble orgueil féminin, qui nous retenant toujours dans de justes bornes, ne devrait jamais vous abandonner.

Alfred! je suis passionément amoureux de Malvina. Je ne sais ce qu'il en sera, car je crains un peu Ludomir. Il est revenu pour mon malheur; il a vu Malvina, et un seul bal a suffi

---

pour le rendre esclave de ses charmes. Mais qui l'aurait pu voir à ce bal sans être séduit par ses attraits. Toutes les Dames étaient mises avec la plus grande recherche, tandis qu'une simple robe blanche dessinait sa taille élancée; ses cheveux noirs relevés par un peigne d'or, et un bouquet de jacinthes parfumées formaient toute sa parure, et encore se défit-elle de ce bouquet avec une bonté angélique, aussitôt que Dorine eut déclaré à table, qu'elle ne pouvait en supporter l'odeur.

L'apparition de cette Malvina si douce, si innocente et si jolie contrarie beaucoup Dorine; tant mieux elle gardera Ludomir à vue. Si je pouvais seulement découvrir si Malvina pense à lui? Mais tu ne saurais t'imaginer combien il est difficile de la pénétrer. Elle paraît simple et franche; et cependant tout renard rusé que je suis, je ne saurais la comprendre. Malvina passa à ce bal de la gaieté la plus vive à une sombre mélancolie. Elle rejetta ce changement subit sur la chaleur de l'appartement, mais je n'en fus pas la dupe; et je suis persuadé que l'apparition de Ludomir

en fut la cause. Se sont-ils vus ailleurs? se connaissent-ils déjà? c'est ce que je ne puis savoir.

Tu n'ignores pas Alfred, que lorsque mes propres affaires m'en laissent le tems je me plais à épier celles des autres. Je n'ai pas perdu Ludomir de vue pendant son absence, et j'ai su d'abord que le bourg où il était en garnison n'est pas loin de Krzewin; lieu qu'habitait Malvina cet été. Puis qu'ayant obtenu une permission, il s'absenta au mois de mai et ne revint au Régiment que quelques tems après, sans qu'on ait su où il avait été. Enfin qu'à son retour à sa garnison au mois d'août, il était très triste et mélancolique. Que dois je conclure de tout cela? ah! nous verrons, nous allons jouer une comédie où Ludomir, Malvina, Dorine et ton serviteur occuperont les premiers rôles. Nous ne manquerons ni de soubrettes, ni de confidens (notre chambellan en est un tout prêt) nous verrons comment le Prince réussira, et quel en sera le meilleur acteur.

Du reste nous n'avons rien de nouveau; on nous promet des promotions au retour du

printems. En attendant nous ne perdons pas l'habitude de crier à tout propos contre l'injustice et les passe droits; car chacun de nous, à commencer par moi, ne comprend pas comment il n'est pas encore officier général. M<sup>lle</sup> B. ne monte plus à cheval, ce qui rend le manège de la cour de saxe très désert. Felicie N. danse toujours la gavotte à ravir. On nous promet un carnaval délicieux. Bérens a reçu de l'excellent vin de Bordeaux. Mon cheval bai est toujours le but de l'envie de tous les jeunes gens. Voila toute nos nouvelles. Arrive donc mon ami, pour être acteur ou du mois spectateur des pièces qui vont être représentées cet hiver sur le théâtre de la société élégante de Varsovie. —

---



---

## CHAPITRE. XII.

### SUITE DU PRÉCEDENT.

Qu'on se trouve bien ou mal que les jours s'écoulent dans les larmes ou dans le plaisir, le tems infatigable dans sa course, vole également pour ceux qui voudroient le retenir, comme pour ceux qui désireraient le hâter.

Quelques semaines s'étaient apeine écoulées depuis l'arrivée du Prince de Melstyn que personne ne doutait plus de son amour pour Malvina. Les jeunes femmes s'en réjouissaient en voyant Dorine humiliée; les plus âgées, surtout celles que le sang ou l'amitié unissaient au Prince Zdzislas, applaudissaient à son amour, espérant qu'il se terminerait par un mariage, bien désirable à tous égards. „Enfin Ludomir „va devenir raisonnable disaient elles, et des „liens heureux, lui feront oublier toutes ses „anciennes folies.“ — Le vieux Prince presque aussi amoureux de Malvina que son petit fils, trouvait son bonheur dans cette union; et le Public que la nouveauté amuse tou-

jours, s'occupa de cet objet, jusqu'à ce que d'autres plus nouveaux le lui firent oublier.

Chacun d'après son intérêt ou sa vanité, décidait ainsi du sort de Malvina, tandis qu'elle-même, loin d'avoir pris une résolution quelconque, était encore à se persuader comment ce Prince de Melstyn, tant applaudi, pouvait être ce même Ludomir qui l'avait aimé aussi exclusivement, et d'une manière si peu commune; et qui jadis avait été uniquement aimé d'elle. Il l'aimait encore apresent; personne ne pouvait en douter. Il avait quitté Dorine et ses pleurs; sa colère et les scènes qu'elle lui fit ne purent le retenir. Il ne s'occupe plus d'aucune autre femme. Malvina seule l'a su fixer. Tout cela est vrai et elle se l'avoue . . . . . Mais Ludomir aimait Dorine, avant que le hasard l'eut amené à Krzewin. Il a oublié Dorine pour Malvina et pourrait bien de même oublier Malvina pour une autre. Elle eut juré à Krzewin que Ludomir n'avait rien aimé et ne pouvait rien aimer qu'elle seule. Elle apprit à Varsovie que Ludomir avait déjà été séduit par les charmes de Dorine

et de bien d'autres, et prevoit avec effroi qu'il le serait peut-être plus d'une fois encore. Cependant fidèle à son serment, elle ne laissa rien échapper, qui put rappeler au Prince de Melstyn son séjour à Krzewin; et cherchait en elle même quelque excuse à ses procédés mystérieux et inconcevables. Son plus vif désir était de parvenir à ne voir en Ludomir qu'une connaissance nouvelle, et agréable à tous égards, en oubliant s'il était possible, qu'elle avait jadis trouvé en lui tout ce qu'elle pouvait aimer au monde. Pour faire connaître les sensations aussi contradictoires qu'extraordinaires, qu'elle éprouvait sans cesse; je vais faire part d'un fragment de la lettre qu'elle adressa à cette époque à Vanda.

---

### Extrait d'une lettre de Malvina à Vanda.

Ah Vanda! que ce grand monde, que nous nous figurions si attrayant, renferme peu de

félicité! . . . . . Ces années de la jeunesse que la joie et les plaisirs devraient remplir seuls, ne sont souvent remarquables que par nos peines et les larmes que nous versons. Vanda! je ne suis point heureuse! apprenez ma soeur, les sentimens les plus secrets de mon coeur, que je ne saurais confier qu'à vous seule.

Depuis que j'ai vû Ludomir à Varsovie l'inquiétude, la tristesse et les larmes ont remplis tous mes instans. Il quitta Dorine peu après, et occupé de moi seule (quoique je l'évitasse sans cesse) il ne laissa échapper aucun moyen, ni aucune occasion pour me convaincre de son amour. Une voix secrète, me dit intérieurement, que malgré les apparences, il n'est nullement fautif envers moi; qu'il y a dans tout cet évènement un mystère indéfinissable qui seul l'occasionne.

L'ayeul de Ludomir dont il dépend absolument, veut bien désirer son mariage avec la prévenance la plus flatteuse à mon égard; tout semble donc arrangé . . . . . aplani . . . . .

je devrais être heureuse. Ah ma chère! jamais je ne le fûs moins! Vous vous êtes aperçu malgré moi à Krzewin, combien j'aimais Ludomir. Ce sentiment me devenait aussi indispensable que l'air que je respirais. J'avais besoin de partager avec lui toutes mes pensées, toutes mes affections. Cette joie intérieure que j'éprouvais lorsqu'il était présent, lorsque je le savais respirer le même air, ce pressentiment d'un bonheur futur ( n'importe dans quelle situation pourvu qu'il nous fût commun. ) Ce penchant irrésistible qu'un regard fait naître, qui s'insinue souvent au fond du cœur par un seul mot, cet attrait indéfinissable qui remplace et survit à tous les autres sentimens; ce premier attribut de l'amour sans lequel il n'en est point de véritable, cet attrait enfin, émané du ciel même, dont il doue quelquefois nos cœurs et qui remplissait entièrement le mien à Krzewin . . . . . Ma Vanda, il est éteint à Varsovie; et les impressions les plus bizarres et les plus tristes l'ont remplacé dans le cœur douloureux de Malvina.

Le Prince de Melstyn plait à mes yeux. Mon amour propre est flatté quand j'aperçois

la préférence qu'il me donne sur Dorine et d'autres; mais je ne saurais répondre à ses attentions que par une froide politesse; son ardeur m'effraye plutôt qu'elle ne me séduit et je ne puis lui témoigner que de l'amitié pour tout l'amour que je pourrais lui inspirer. Pourquoi en était-il autrement à Krzewin? Pourquoi en est-il ainsi ici? c'est ce que je ne saurais comprendre; c'est, ce que je me reproche sans cesse. Voilà ce qui cause mes peines, mes tourmens et empoisonne tous mes instans. Ma chère Vanda; je vais vous découvrir encore une nouvelle bisarerie; je crois que ce grand monde, cet éclat, cet amour universel, ces plaisirs dont je vois le Prince entouré à Varsovie, et qui semblent occuper tous ses momens; tout cela peut être lui a aliéné le coeur de Malvina. En quoi pourrais-je hélas! augmenter sa félicité? il n'a pas besoin de mon coeur; tant d'autres lui sont dévoués; il n'a pas besoin de bonheur, car il ne connaît pas l'adversité. Ah ma soeur! à Krzewin Ludomir paraissait abandonné de l'univers; il semblait puiser dans mon amour sa félicité primitive; je l'ai connu triste et solitaire, je l'ai vu plus tard

malheureux, malheureux au fond de l'âme, et la pitié augmentait encore mon amour; telle que cette pitié compatissante émanée du ciel même, mon amour était tendre, sensible et plus digne enfin d'adoucir l'adversité que de partager la joie et le bonheur. Je cherche en vain dans les traits du Prince de Melstyn cette expression de mélancolie qui souvent à Krzewin pénétrait mon âme toute entière. Ses manières gaies et ouvertes, son regard animé n'expriment que le plaisir et la joie, qu'il semble seuls avoir connu jusqu'à ce moment, et qui sont plus propres à inspirer l'envie qu'une affection douce et attentive.

Grondez moi mon amie, grondez - moi, tant que vous voudrez; je ne cesse moi même de me faire des reproches amères, car en effet n'aurais-je pas souhaité toutes les félicités en partage à Ludomir? n'avais - je pas partagé toutes ses peines quoiqu'elles me fussent inconnues? Je le retrouve maintenant heureux, entouré de parents et d'amis, aimé de son ayeul; possédant tout ce que les dignités et l'opulence peuvent ajouter au bonheur; et loin de me réjouir d'une métamorphose aussi inattendue,

je ne retrouve au fond de mon coeur, qu'un inconsolable changement.

Ludomir de Melstyn aimait Malvina autant qu'il en était capable. Dorine abandonnée, ayant changé en haine l'amour qu'elle lui portait employait tous les moyens pour le calomnier aux yeux de celle ci, et faisait en même tems tout au monde, pour entraîner Malvina dans quelque démarche hazardée, qui pût éclipser au moins l'éclat et la pureté de sa réputation. S'étant apperçue que le Major Lissowski en était très épris, elle espera en tirer parti, et prenant un air compatissant elle lui dit un jour: „Je vois que Malvina vous tourne la tête; „et vous êtes persuadé que Ludomir a pour „elle une grande passion. Eh bien détrompez „vous; ce n'est point l'amour qui le guide, mais „le désir de plaire à son ayeul, qui souhaite „son union avec elle, parcequ'elle est plus riche „qu'une autre. Il sera bien aise de trouver un „obstacle en vous; et pour Malvina, cette „beauté froide, elle n'aime point Ludomir, tout „en recevant avec plaisir ses hommages; car „avec son air modeste et ingénue, elle cherche

„tout autant à plaire qu'une autre, et elle vous „préferera à lui, si vous le voulez, je vous en „réponds. “ Le Major dont la vanité n'était pas le moindre défaut; crut aisément à ce discours et se lia plus étroitement avec Dorine, afin de profiter de son avis et de se conduire d'après ses conseils.

Cependant Malvina n'ayant aucun soupçon de cette trame, évitait sans cesse Ludomir, tout en ne s'occupant que de lui seul. Elle se reprochait de ne plus sentir pour lui l'amour qu'elle lui avait voué à Krzewin; tandis que son amour-propre, était flatté de voir qu'il avait tout quitté pour elle. La raison lui indiquait la perspective d'un bonheur solide, dans son union avec le Prince, et un instinct secret, ramenait toutes ses pensées vers la douce liberté de sa campagne chérie. Elle avait toujours la volonté la plus ferme de garder religieusement le serment qu'elle avait fait à Ludomir; mais l'envie de pénétrer tout ce mystère l'occupait cependant sans cesse.

## CHAPITRE. XIII.

## LA SOIRÉE DE LA PRINCESSE DE W . . .

Tel était la situation de Malvina lorsqu' un soir la Princesse de W. rassembla chez elle l'élite de la société. Peu de femmes, mais toutes jolies; des hommes aimables et remplis du désir de plaire; une maitresse de maison prévenante et bonne, composaient cette réunion. Un appartement bien éclairé, arrangé de manière à ce que chacun s'y trouva à son aise; un excellent souper, tout enfin, concourût à rendre cette soirée une des plus agréables. Le Chambellan se mit au Piano après le thé, et à peine eut-il fait entendre une valse, que tout le monde fut en l'air. On écarta les tables, les fauteuils, et chacun courût offrir sa main à celle vers laquelle l'amour, la vanité ou la coquetterie l'attirait en secret. Ludomir en se levant tout à coup pour s'élaner auprès de Malvina, afin de prévenir tous les autres, eut le malheur d'accrocher la robe de Dorine qu'il déchira en plusieurs morceaux. „Que „vous êtes gauche, depuis quelque tems, Ludo-

„mir! s'écria t-elle avec humeur; allez donc au  
„moins me chercher tout ce qu'il faut pour  
„réparer votre inadvertance; autrement grâce  
„à vous je ne saurais faire un seul pas de la  
„soirée.“ Il fallut bien se soumettre, et n'ayant  
pu parvenir qu'avec peine à obtenir des fem-  
mes de la Princesse à moitié endormies, de lui  
donner une aiguille, qu'il attendait avec tant  
d'impatience, il l'apporta enfin, et fut impi-  
toyablement condamné à tenir le pan de la  
robe déchirée qu'une Dame de la société s'était  
chargé d'arranger. Pendant ce tems Malvina  
valsait gaiement avec le Major Lissowski, et  
lorsque l'impatient Ludomir fut délivré, elle se  
trouvait engagée pour toutes les danses jusqu'au  
souper. La gaieté un peu étourdie du jeune  
Prince de Melstyn, lui faisait souvent recevoir  
avec indifférence les petites contrariétés de la  
vie; mais ce jour là tout lui était si sensible  
que ne pouvant danser avec Malvina, il quitta  
le salon, et s'établit sur un sofa dans le cabi-  
net voisin, où contre sa coutume il se livra  
presque à la mélancolie. Malvina à laquelle  
une légère robe blanche et la guirlande de  
coqueliquots ( qui formait sa coëffure ) allaient

extrêmement bien ce jour là, était on ne peut plus jolie, et c'était peut-être la cause pour laquelle elle ne s'était jamais trouvée d'une humeur aussi enjouée. Entourée d'adorateurs, plus communicative qu'à l'ordinaire, elle dansait beaucoup et avec la plus vive gaieté; sa guirlande s'étant détachée, elle alla dans une chambre voisine pour la remettre. Placée devant un grand miroir, Malvina se voyant si jolie sourit avec une joie enfantine et au moment-même elle pensa à Krzewin, et soupira involontairement. Appuyée sur la cheminée, elle jeta encore un coup d'oeil dans la glace et fut étonnée d'y voir Ludomir, qu'elle n'avait d'abord pas apperçu. Il avait les yeux fixés sur elle, avec cette expression de sensibilité mélancolique qu'elle n'avait connu en lui qu'à Krzewin, et qu'elle cherchait en vain dans la physionomie distraite du Prince à Varsovie. Elle tressaillit en l'apercevant et lui adressa la parole pour la première fois depuis qu'elle l'avait vu en ville. „Pourquoi donc Prince vous, qui êtes toujours si gai, ne voulez vous pas danser, et paraissez vous si pensif?“ „Je le désirais avec ardeur, repondit-il, et j'aurais donné

„ma vie pour un seul tour de valse; mais per-  
 „sonne ne voulut danser avec moi et rien ne  
 „me réussit.“ — Véritable propos d'amoureux,  
 qui renferment le monde entier dans le seul  
 objet de leur attention.

Malvina s'aperçut bien que *personne* vou-  
 lait dire, elle même, et que *rien ne réussissait*  
 à Ludomir parcequ'elle avait été engagée pour  
 toute la soirée. Pour réparer la peine qu'elle  
 lui avait faite, elle déclara à ceux qui vinrent  
 alors lui rappeler ses engagements, qu'elle était  
 trop fatiguée et ne voulait plus danser. Plu-  
 sieurs d'entre eux la quitterent avec une phi-  
 sionomie attristée, mais celle de Ludomir s'eclair-  
 cit à l'instant. La joie sembla renaître dans  
 tous ses traits, et la douce et tendre Malvina,  
 à laquelle le plaisir des autres était toujours  
 préférable au sien, ne regretta nullement le  
 sacrifice, qu'elle venait de faire.

Dès que Madame S. ne voulut plus dan-  
 ser, tout le monde en perdit le goût; et la  
 Princesse W. s'étant aperçu que le bal lan-  
 guissait, proposa quelques jeux de société; ce

qui fut aussitôt accepté. On fit un cercle autour de la table ronde, qui avait été remise à sa place accoutumée, et Ludomir fit si bien cette fois qu'il se trouva assis auprès de Malvina, malgré tous les soins que prirent Dorine et le Major pour l'empêcher. Il fut décidé qu'on jouerait aux questions (jeu parfait pour apprendre, ou exprimer ce que souvent on n'oserait découvrir :) voici celles qui furent les plus intéressantes :

„Quel est le flambeau qui vous guide dans l'avenir ? “ —

„Le même qui m'éclairait au passé. “ —

„En quoi la sympathie ressemble-t-elle à la haine ? “ —

„En ce qu'un premier regard souvent les voit naître. “ —

„Quelle est votre Devise ? “ —

„Patrie, amour et gloire. “ —

„Avec quoi l'amour allume et éteint-il son<sup>o</sup> flambeau ? “ —

„Avec un soupir et des larmes. “ —

„Quel est l'attribut et le défaut de l'espérance ? “

„De savoir nous tromper. “ —

Au second tour Malvina oubliant sa résolution, comme il lui arrivait souvent, et n'écoulant que son premier mouvement écrivit ces mots : *L'été dernier, le mois d'août surtout, ne vous a-t il laissé aucun souvenir ?* en distribuant les questions elle donna celle ci au Prince avec d'autres. Il l'ouvrit la dernière, rougit prodigieusement et par son regard et son trouble, sembla implorer la pitié de Madame S. Malvina s'en étant aperçu sentit son tort à l'instant, et se promit bien de tenir mieux sa parole à l'avenir. La réponse qu'elle trouva, l'affermir encore plus dans sa résolution.

„Un souvenir ineffaçable, et pour la vie ;  
 , mais la bonté compatissante qui vous caracté-  
 ,rise ne devrait jamais le rappeler. “ —

Telle fut la réponse du Prince. Malvina après l'avoir lue fut plus assuré que jamais que des raisons majeures, le forçaient à envelopper ses actions d'un voile aussi impénétrable. Elle se condamna à un silence absolu et pour réparer en quelque sorte la peine qu'elle crut lui avoir faite par son indiscrete question, elle le traita

avec plus de confiance et moins de cérémonies qu'elle ne l'avait fait depuis qu'ils s'étaient retrouvés à Varsovie.

Mais il semblait hélas ! qu'un sort cruel travaillait à les éloigner sans cesse, et précisément ce qui devait contribuer à rapprocher le Prince de Madame S. lui fut le plus fatal. Le ton plus aisé de Malvina à son égard en lui rendant l'espérance et la gaieté, lui firent reprendre sa manière d'être accoutumée, manière qui en le rendant tout différent de ce qu'il était à Krzewin, déplaisait le plus à Madame S. Il se mit à causer avec vivacité, à décider d'un ton tranchant et à se moquer indifféremment de tout. Il pensait sans doute (car son cœur n'y était pour rien) que c'était là le meilleur moyen de faire briller son esprit. Il se trompait en cela, comme bien d'autres, qui, pour faire sourire un petit nombre d'oisifs ne rougissent pas d'employer le moyen méprisable et facile, de débiter des méchancetés afin de paraître spirituels et plaisans.

Lorsqu'on eut fini d'écrire, la conversation tomba sur les quêtes qui venaient d'être arrangées, et qui devaient commencer le lendemain.

On sait qu'il est d'usage à l'approche du carême que les Dames distinguées par leur naissance et leur rang dans la société, se partagent entre elles les différens quartiers de la ville pour aller recueillir dans chaque maisons des aumônes qui sont ensuite réparties entre les hopitaux, les indigens et les infirmes. On en causa longtems et on vint à parler ensuite de la bienfesance, des moeurs et de la religion. Malvina possédait à un degré éminent ce tact heureux qui fait si bien connaitre combien peu il convient à son sexe d'émettre son opinion dans des matières aussi graves; aussi prit-elle le parti du silence. Mais ne perdant rien de ce qu'on disait, son attention fut surtout attirée par les propos du Prince de Melstyn. Celui-ci entraîné par le désir de soutenir sa réputation de philosophe, et d'homme sans préjugés, que lui avaient donné depuis longtems ses jeunes amis, sans trop savoir quelle était la véritable acception de ces mots; se mit à tout fronder, à tout critiquer et tourna en ridicule tout ce qui paraissait respectable et sacré aux yeux de Malvina. Les devoirs les plus saints, la religion,

les moeurs, tout fut l'objet de ses sarcasmes; il voulait encore après le souper, où quelques verres de vin de champagne avaient échauffés sa tête déjà en désordre, continuer ses plaisanteries déplacées; Madame de S. excédée et blessée de sa conduite, se levait déjà pour sortir, lorsqu'il l'approcha familièrement en lui disant: „Je sais belle Malvina que vous êtes du nombre „de celles, qui se sont devouées à la quête „pour les malheureux; j'espère que vous ne me „refuserez pas la permission de vous accom- „pagner dans ce pieux exercice, et demain à „dix heures je viendrai recevoir vos ordres à „cet égard. “ — „Ne vous donnez pas cette „peine mon Prince, lui répondit-elle en le sa- „luant froidement, nos devoirs et notre façon „de penser à leur égard différent trop pour „que nous puissions jamais entreprendre de les „accomplir ensemble. “ — Elle sortit à ces mots, et avant de se coucher, elle écrivit une longue lettre à sa soeur pour lui dépeindre les différentes sensations, que les événemens de cette soirée lui avaient fait éprouver.

Après en avoir décrit tous les détails, elle

finit par ces mots. „O ma Vanda! je vous  
 „le répète encore et me le persuade tous les  
 „jours davantage; le grand monde, les mauvais  
 „exemples, les sociétés dissolues, peuvent per-  
 „vertir en peu de tems le meilleur des coeurs  
 „et l'âme la plus noble. Qui m'eut dit, que  
 „ce Ludomir, en qui nous avons connu tout  
 „ce que la délicatesse, l'honêteté et le sentiment  
 „peuvent produire de plus distingué, qui trou-  
 „vait sa félicité suprême à remplir les de-  
 „voirs les plus pénibles; qui n'était occupé  
 „que du bonheur des autres; que ce même  
 „Ludomir enfin, échangerait cette manière  
 „d'être si louable à tous égards, contre un air  
 „froïdement railleur; une indolente insouci-  
 „ance; qui étouffe toute sensibilité, et qui pa-  
 „rait être ici l'essence du ton de l'élégante so-  
 „ciété; mais auquel ni l'attrait, ni la conviction,  
 „ne pourront jamais engager Malvina à sou-  
 „scrire. “ —

## CHAPITRE XIV.

## LA QUÊTE.

L'occupation peut quelquefois remplacer le bonheur, surtout quand elle tend à un but louable. J'ai souvent éprouvée la vérité de ce précepte; et plus d'une fois fatiguée de souffrir, rebutée par les contrariétés, voyant disparaître les rêves brillans d'une imagination que la première jeunesse embellissait de tous ses prestiges, en but aux évènemens réels d'une vie agitée; je serais tombée dans un découragement bien dangereux à tous égards, si le gout de l'occupation ne m'en eut préservé. Ce gout qui m'a été inspiré par des conseils bien chers à mon coeur me devint indispensable dans un âge plus mûr; il embellit mes jours paisibles et sereins, et égaya même quelquefois les momens les plus sombres de mon existence.

Ainsi pensait Malvina; en éprouvant cette inquiétude fatigante que l'affluence des sentimens contraires ainsi que le cours des circonstances inspiraient à son coeur agité; elle

devenait moins propre à entreprendre chez elle la moindre occupation; ce qui lui fit saisir avec empressement celle, que lui présentait la quête. Se rendre utile aux malheureux, aux infirmes, à la vieillesse souffrante, à l'enfance délaissée, étaient des soins bien doux pour une âme sensible; et l'entrée dans tant de maisons diverses lui donnant occasion d'observer à l'improviste le tableau de l'intérieur des familles; semblait offrir à son esprit une distraction involontaire.

Le lendemain de la soirée que je viens de décrire, et où Ludomir s'était fait voir, sous tant de formes différentes; Malvina après s'être enveloppée d'une douillette, et le visage couvert d'un voile de dentelle, prit le bras d'Anna et commença ses bienfesans travaux.

Ces quêtes quoique dans une espace plus resserré, pourraient néanmoins se comparer au voyage sentimental que faisait Joryk. Le lecteur curieux peut suivre Malvina dans sa course, mais si de petits détails deviennent intéressans, sous la plume élégante de *Sterne*,

la mienne encore faible ne saurait leur prêter le même charme; et je crains bien que leur longueur ne devienne fatigante.

Février venait de finir; la journée était belle et une petite gelée matinale rendait le passage des rues plus sec et plus facile. Le soleil brillait dans tout son éclat, et l'air pur et serein de cette journée, donnait de la vie et du mouvement à tous ceux qui les parcouraient. Malvina sentit bientôt l'influence de cette atmosphère vivifiante et entra avec plus de courage qu'elle ne l'avait espéré dans la première maison de son quartier. Elle traversa un passage sombre, frappa avec timidité à une porte, qu'une servante très commune vint ouvrir, en lui demandant d'une voix rauque, ce qu'elle voulait? A cette première rencontre notre quêteuse perdit courage, et put à peine articuler l'objet de sa visite. La servante avait heureusement le cœur plus sensible que ne l'annonçait son extérieur. „Entrez, entrez“ „lui dit-elle, voila l'heure de la leçon, vous „trouverez Madame, avec les jeunes demoiselles, auxquelles elle enseigne le français et „l'allemand.“ —

Une femme d'un certain âge, se trouvait assise au milieu d'une grande chambre, au haut d'une table qu'entourait une douzaine de jeunes personnes dont la plus âgée n'avait pas treize ans. Des yeux plus vifs ou plus doux, des nuances de chevelures différentes, voila ce qu'on pouvait appercevoir au premier coup-d'oeil, dans ce groupe intéressant. Mais toutes ces jeunes filles parurent jolies à Madame de S. car un air de propreté et de santé, joint à la gaieté de leur âge, ornait leurs phisionomies enfantines. La Maitresse de pension se douta du but de la visite de Malvina, en appercevant la corbeille qu'elle portait. Elle se leva, la reçut poliment et lui remit son offrande; puis se tournant vers ses élèves, qui avaient entourés la quêteuse „mes enfans, leur „dit elle, cette Dame veut bien se donner la „peine de rammasser l'aumone pour les pauvres, „en quêtant de maison en maison.“ (A ces mots les enfans la fixerent en l'ecoutant avec la plus grande attention) „pour les vieillards et les „malades“ (ici toutes leurs petites mines éveillées s'obscurcirent) et lorsque la gouvernante ajouta: „et pour les enfans abandonnés, qui

n'ont plus ni papa ni maman; tout le groupe se dispersa, et courut fouiller dans les tiroirs, les poches et les escarcelles, et une pluie de florins et de gros, fut bientôt versée dans la corbeille de la quêteuse. —

Hédvige la plus jeune de toutes, voulut absolument y mettre aussi sa poupée, et voyant qu'elle ne pouvait tenir dans la petite corbeille, elle se mit à pleurer de tout son coeur, en répétant toujours : „Les pauvres enfans, qui „n'ont pas de maman, n'ont sans doute pas de „poupées non plus; je voulais leur donner la „mienne que j'aime de tout mon coeur; mais „Mimi ne veut pas entrer dans la corbeille“ — Malvina embrassa tendrement la petite en l'assurant, que quoique Mimi ne fut pas entré dans la corbeille, elle parviendrait cependant aux enfans, qui n'ont pas de maman. Hédvige en sauta de joie, et toutes s'éparpillèrent bientôt, car s'était l'heure de la récréation. La gouvernante dit alors à Malvina, en regardant ses enfans avec l'expression de la plus vive sensibilité : „Je ne saurais comprendre, comment „il est des gens qui trouvent l'état que je pro-

„fesse humiliant et désagréable; je l'ai choisi  
 „depuis nombre d'années, et j'y trouve un  
 „devoir sacré à remplir, et une récompense  
 „bien douce en m'en acquittant. Il y a sans  
 „doute, dans cet état comme dans les autres,  
 „des soucis et des peines; mais est-il rien de  
 „plus doux que de s'attacher par une justice  
 „éclairée de jeunes coeurs que rien encore n'a  
 „pu ternir! et de les conduire à la vertu par  
 „cet attachement même. Je ne suis pas assez  
 „savante pour les instruire moi même en tout;  
 „les maitres y suplément; je fais mon possible  
 „pour leur inspirer dans cet âge tendre une  
 „douce piété et des principes invariables. J'en  
 „fais autant, qu'il est en mon pouvoir, des  
 „filles tendres et soumises, des compagnes  
 „prévenantes entre elles, des maitresses peu  
 „exigeantes, et en état en même tems de bien  
 „gouverner leur maison, et des citoyennes  
 „zélées en leur inspirant sans cesse par les con-  
 „seils et surtout par l'exemple, l'attachement à  
 „leur pays et l'amour des vertus, des usages  
 „et du langage national; afin que dès leur  
 „enfance elles soient fières d'être nées Polo-  
 „naises. Il me paraît que de jeunes personnes

„ainsi élevées doivent être nécessairement des  
„épouses sensibles et douces, des mères ten-  
„dres et éclairées. J'en ai même acquis l'ex-  
„périence par plusieurs de mes élèves qui depuis  
„leur mariage font le bonheur de ceux, auxquels  
„leur destinée les a unies. “ —

Malvina témoigna à cette institutrice com-  
bien la manière dont elle remplissait les devoirs  
de son état lui paraissait respectable, et pensa  
qu'on pourrait bien abandonner l'usage sou-  
vent dangereux de faire venir à grands frais  
des gouvernantes pour conduire l'éducation des  
Demoiselles, et trouver dans le pays des per-  
sonnes dignes à tous égards, d'élever leurs  
concitoyennes, plus convenablement que des  
étrangères dont le choix même se trouve quel-  
quefois mal dirigé.

En quittant cette maison, Madame de S.  
entra dans celle qui l'avoisinnait. Une porte  
cochère, un grand escalier, un suisse galonné,  
une anti.chambre remplie de livrées, tout en  
un mot décélaient l'opulence. Malvina se fit  
annoncer au maître, comme quêteuse espérant

qu'il voudrait bien contribuer à sa quête. Le valet de chambre occupé auprès d'une fenêtre à lire la gazette, se leva d'un air contraint, et après avoir fixé Malvina, il entra dans le cabinet de son maître dont la porte restant ouverte permit d'entendre toute leur conversation. Il y a là une personne qui quête, dit-il (point de réponse,) elle dit que c'est pour les hopitaux. — Laissez moi donc, vous voyez que j'écris; mais c'est pour les pauvres, pour les malheureux — oh ces pauvres me sont insupportables; je n'entends parler que d'eux; et bientôt ils ne me laisseront plus de repos dans ma chambre même. — Mais la quêteuse est jolie. — A ces mots le maître ôta ses lunettes, arrangea sa robe de chambre et fit prier poliment Malvina d'entrer. A qui ai-je l'honneur de parler, lui demanda-t-il en la regardant par dessus l'épaule? Malvina déclina son nom en le saluant. Tout étonné de son rang et charmé de sa bonté, le seigneur opulent se troubla, balbutia, accrocha l'écran de la cheminée, et parut si peu à son aise en tirant ses révérences, que Malvina, égayée par tout ce qui avait précédé pût à peine s'empêcher d'éclater.

Elle se remit bien vite et dit en lui présentant sa corbeille : „Tout ce que je vois dans cet hôtel, me fait augurer que mes pauvres y trouveront d'abondans secours;“ la quêteuse était bien jolie, d'une naissance distinguée et vivant trop dans le grand monde pour pouvoir balancer auprès d'elle entre l'avarice et la magnificence. Un instant suffit au vieux seigneur pour faire rapidement toutes ces réflexions; il saisit un rouleau de cinquante Ducats qui se trouvait sur son bureau et le jetta dans la corbeille, peut-être il n'y aurait pas mis la dixième partie de cette somme si au lieu de la brillante et fraîche Malvina, une vieille et pauvre femme était venue là lui demander pour de plus pauvres qu'elle encore.

Quoiqu'il en soit, Malvina enchantée d'un surcroit aussi inespéré pour sa quête, quitta avec gaieté ce riche hôtel et son maître magnifiquement parcimonieux.

Après avoir traversé la rue elle se trouva chez une Dame qu'elle connaissait pour l'avoir souvent rencontré dans la société. Des cana-

pés et des sofas de grandeur diverses, encombraient le salon, tandis que des draperies de tout genre décoraient les croisées et les portes; une guitare en forme de Lyre était jettée sur un sofa; il y manquait plusieurs cordes et sur des degrés de bois d'acajou on voyait quelques vases de fleurs toutes desséchées qu'on avait négligé d'arroser. Le journal des modes, une tasse de chocolat à demie remplie, des billets de spectacles, des affiches, des gazettes figuraient sur la table ronde à coté d'une énorme boîte remplie de chiffons les plus nouveaux de la boutique de Madame Tykiel. La Dame elle-même essayait devant une grande glace un bonnet tout frais qu'on venait de lui apporter. Malvina entra dans ce moment. „Ah ma chère „que vous avez bien fait de venir, s'écria-t-elle, „en appercevant M<sup>dme</sup> S vous me déciderez sur „le choix de ces chiffons, voici une heure qu'ils „m'occupent et cela commence déjà à m'en- „nuyer; veuillez comparer je vous prie le quel „de ces tulles est le plus fin. — Qu'on n'oublie „pas de m'apporter ma douillette lilas, ainsi „que mon chapeau à voile de dentelle demain „matin,“ dit elle, à la jeune fille qui se tenait

„debout auprès du carton „car je n'aurai rien  
„à mettre pour la promenade en traîneaux qui  
„doit avoir lieu; vous Monsieur ne perdez pas  
„votre tems voici votre cachet, je ne jouerez  
„pas de la guitare aujourd'hui.“ Le maître de  
musique s'inclina et sortit laissant voir par  
son air d'ennui qu'il avait passé l'heure de la  
leçon à attendre. Malvina voyant cette guitare  
si fort en désordre pensa que sans doute elle  
était aussi peu employée les autres jours. „Je  
„garde tout ce qui est dans la boîte, ma petite,  
„dites à votre maîtresse qu'elle n'oublie pas ma  
„garniture de Lilas blanc pour le piquenique  
„de Dimanche. Malvina voulez vous du choco-  
„lat, ou bien un déjeuner à la fourchette; restez  
„avec moi ma chère et vous verrez bientôt une  
„réunion brillante; tous les élégants se rassem-  
„blent ordinairement chez moi à cette heure-  
„ci et comme je ne dine qu'à sept heures,  
„nous déjeunons toujours auparavant.“ Mal-  
vina voulut en vain placer un mot après ce  
flux de paroles; elle fut encore interrompue  
par l'élégante beauté qui lui dit: „Mais à pro-  
„pos, je crois que vous quêtez pour les pau-  
„vres, je devais quêter aussi; le Major Lissowski

„et plusieurs autres devaient m'accompagner ;  
 „mais j'y ai renoncé en songeant qu'il fait trop  
 „froid pour n'avoir qu'une douillette, et qu'un  
 „mantelet est beaucoup trop laid. Je n'ai rien  
 „à vous donner dans ce moment ; mais mon  
 „coeur mettez un Ducat pour moi, je vous en  
 „prie.“ Malvina donna volontiers ce Ducat  
 qu'elle ne revit jamais, et s'esquiva bien vite  
 en entendant venir la société bruyante que la  
 Dame à la mode lui avait annoncée et qu'elle  
 voulait éviter pour ne point perdre inutile-  
 ment son tems. —

Il parût étrange à Madame de S. après  
 avoir quitté l'élégante demeure où le tableau  
 de la matinée d'une femme à la mode s'était  
 offert à elle d'une manière si frappante, de  
 se trouver tout à coup devant la porte du  
 couvent S<sup>t</sup>. Basile: Elle sonna et peu après  
 la porte lui fut ouverte par un vénérable reli-  
 gieux, dont la barbe blanche et le doux  
 regard inspiraient le respect et la confiance.  
 Il lui demanda ce qu'elle désirait. „Je quête  
 „pour les hopitaux et les malheureux, mon  
 „Père“ lui répondit elle. — „Vous ne trouverez

„pas de grands trésors dans notre humble re-  
„traite, lui dit il avec un doux sourire mais  
„veuillez vous reposer dans notre jardin, et  
„je me charge avec plaisir de faire le tour de  
„nos cellules et de vous en rapporter ce que  
„j'aurai ramassé.“

Malvina entra dans le jardin; une épaisse et haute muraille l'entourait, quelques carreaux bordés de buis dans lesquels plusieurs rameaux étaient restés en dépit de l'hiver, un petit nombre d'arbres fruitiers et une citerne en pierre, qu'ombrageait un antique noyer, fut tout ce qu'elle y trouva. Elle s'assit auprès du puit, un silence profond y régnait, et les pas lents de quelques religieux traversant comme des ombres les halles voutées du monastère l'interrompaient à peine. La cloche sonna une seule fois, et il s'en suivit un murmure monotone, que Malvina entendant venir du chœur reconnut pour les prières des religieux. Elle s'abandonna à une rêverie vague et profonde réfléchissant sur la variété infinie des occupations et de la destinée de ceux qu'un mur seul sépare. Rien en effet ne pouvait

offrir un contraste plus frappant que la bruyante matinée de la Dame élégante, comparée à la tranquille uniformité qui régnait dans ce monastère. Le père Ezéchiel interrompit ses réflexions et vint lui remettre le don de sa communauté. Il était peu considérable, mais offert avec joie ce don parut sacré à Madame S. car c'était en effet un sacrifice offert par la pauvreté à la misère. Elle le remercia avec attendrissement et entraînée plutôt par la sensibilité que par la réflexion, elle ajouta : „Mon „père ! quelle existence tristement uniforme est „la vôtre ; pauvre, vieux et moine que vous „devez être à plaindre. “ Pas autant que vous le croyez mon enfant, lui répondit le père Ezéchiel, il ne faut pas toujours juger sur l'extérieur . . . . . J'ai désiré le vrai bonheur dans ma jeunesse comme tant d'autres et je poursuivis longtems des illusions mensongères. J'éprouvai des peines et des fatigues inouïes, sans pouvoir jamais rien obtenir ; excédé enfin de tant de combats inutiles je quittai tout un jour et en revêtant cet habit, j'ai gagné entre-autres avantages, celui d'avoir oublié le passé et d'être indifférent sur l'avenir. Aucun

évènement ne saurait me toucher. La tranquillité me tient lieu de bonheur et une confiance absolue dans la providence remplace pour moi l'espérance. " Ainsi parla le religieux, il remit à Malvina une touffe d'oeuillets panachés qu'il tenait en main et ajouta : „Ma fille „veuillez accepter ces fleurs que j'ai planté et „qui ornaient mes fenêtres. Je désire qu'elle „vous rapellent quelquefois le vieux Ezéchiel; „vous vous souviendrez peut-être, au milieu „des plaisirs du grand monde, qu'on peut trou- „ver dans un cloître ignoré et sous la bute „grossière, un coeur calme et tranquille quand „une conscience exempte de tout reproche „l'accompagne. " — Malvina ayant prit congé du vieillard avec émotion et reconnaissance, fut bientôt frappée d'un tableau entièrement opposé.

Le mouvement bruyant d'une auberge fréquentée remplaça le calme du monastère. Des cavaliers et fantassins, des marchands arrivés pour la foire, un vieux gentilhomme en costume national, un jeune merveilleux en large redingotte coëffé à l'incroyable, un acteur

pâle et blême, des employés civils, un juif opulent, un célibataire au front sombre et sévère qui ne tient point ménage, un médecin qui avait manqué son diner, et beaucoup d'autres figures moins curieuses étaient placées à la table. Elle était chargée de bouteilles, et la chambre retentissait du bruit d'une conversation entretenue par tous les convives à la fois. Une jeune fille assez jolie, était placée dans un coin, où elle faisait entendre les sons d'une mauvaise harpe qu'un vieux violoncelle et un violon médiocre accompagnaient de leurs discordans accords. L'hôte une serviette sous le bras courait partout en servant tout le monde. Les portes s'ouvraient sans cesse, et la foule des cabriolets de louage, en traversant en tout sens une des rues les plus fréquentées, achevait de rendre cette scène le plus frappant contraste de la tranquillité et du silence.

Malvina hésita longtems à y entrer; mais l'espoir de ramasser une somme considérable, dans une assemblée aussi nombreuse, lui fit tout braver; et en effet elle n'eut pas lieu de s'en repentir, car le civil comme le militaire,

le campagnard comme l'élégant, le riche aussi bien que le pauvre, l'hôte et le misérable orchestre même s'empresserent de contribuer autant que leurs moyens le leur permettaient à soulager l'infortune. Cette prévenante générosité, attendrit Madame S. elle observa avec orgueil que la bienfésance, ce don sacré du ciel, est innée dans l'âme de nos concitoyens, avec l'antique hospitalité, la noble valeur et le pur amour de la patrie: Vertus nationales que ni des siècles de malheurs, ni l'anéantissement du pays, ni le tems, ni les persécutions, ni la perte même de toute espérance n'ont pu effacer de nos coeurs.

C'est avec fierté que je partage l'opinion de Malvina à cet égard, ces respectables vertus ainsi que plusieurs autres appartiennent de tous tems aux Polonais; mais j'ajoute qu'on trouve auprès d'elles, la vanité, la légèreté, la paresse que je voudrais bien en pouvoir déraciner, en ajoutant à l'ardent enthousiasme qui nous fait tout entreprendre avec chaleur, plus de constance, de persévérance et d'amour de l'ordre, sans les quelles le désir le plus ardent

du bien, demeure sans effet; pareil au brillant feu d'artifice, qui éblouit un moment pour ne laisser après lui qu'une fumée et des ténèbres plus épaisses encore.

Malvina fit plus d'une rencontre semblable dans le cours de sa quête qui dura plusieurs jours. Mais il serait superflu de les détailler, et je n'en ajouterai qu'une seule parcequ'elle se lie en quelque sorte à son histoire.

Après avoir visité les principales rues de celles qui lui étaient assignées; Madame de S. descendit vers la Vistule dans un quartier tout à fait ignoré et voyant d'humbles cabanes entourées de misérables enclos, habitées par des gens auxquels il convenait plutôt de faire l'aumône que de la demander, elle voulait s'en retourner, lorsqu'ayant apperçu parmi ces chaumières une maison assez propre quoique petite, elle s'empressa d'y entrer. Un passage étroit séparait la cuisine de deux chambres soigneusement blanchies; on y voyait les lits, l'armoire remplie d'une vaisselle de fer blanc, la table, les chaises, les images, les rideaux, tout enfin

---

entretenu avec la plus grande propreté. N'apercevant personne dans la maison, Malvina entra dans le verger qui entouré d'une haie élevée s'étendait jusqu'à la vistule; un sentier battu conduisait à la rivière; en suivant ce sentier Madame S. apperçut le tableau suivant.

Un homme d'un certain âge était assis sous un vieux et énorme poirier, il avait un teint bazané et semblait occupé à la pêche à l'hameçon. Une jeune femme brune comme lui réparait un filet suspendu sur la porte; à ses pieds on voyait un baquet plein d'eau où se jouaient de petits poissons qu'une petite fille aux yeux et aux cheveux noirs comme du jais, défendait d'un chât qui semblait vouloir en faire sa proie. La rivière fesant dans cet endroit, un long circuit, on voyait un esquif léger voguer sur l'eau. Le pont et le faubourg de Praga que le soleil couchant éclairait de ses rayons, tout enfin rendait ce tableau digne du pinceau de Vernet. La jeune femme apperçut Malvina la première et ayant appris l'objet de sa visite elle en fit part à son Père. „Vous dites donc „que cette Dame quête pour les pauvres“ dit

„il à sa fille en retirant sa ligne. Oh! si c'est  
 „pour les pauvres, foi de Bohémien, Dzenga  
 „veut y contribuer aussi.“ En disant cela, il  
 tira une bourse de cuir et jetta deux écus dans  
 la corbeille de Malvina en ajoutant : „J'étais  
 „pauvre aussi jadis, et la misère m'avait atteint  
 „comme un autre. Personne ne voulait m'em-  
 „ployer, parceque je suis noir, et cependant  
 „un Bohémien, peut quelquefois aussi être hon-  
 „nête. Ne trouvant ni ouvrage ni service je  
 „suis tombé dans un dénuement total. Mon  
 „gendre et ma pauvre Eve moururent de faim  
 „et de misère, et le vieux Dženga les aurait  
 „suivi bientôt, et aurait laissé les deux orphe-  
 „lins, que vous voyez, sans nul secours sur cette  
 „terre. Mais ce Dieu bon qui n'oublie même  
 „pas notre race permit à Dženga de rencontrer  
 „un ange, et c'est, bien un ange que le sei-  
 „gneur de Melstyn.“ —

Malvina redoubla d'attention à ces mots.  
 „Il faudrait m'étendre longtems sur la manière  
 „dont le hazard me le fit rencontrer, il m'écouta,  
 „se donna la peine d'examiner si Dženga ne lui  
 „en imposait pas, se convainquit de ma misère

„et m'en délivra à jamais. C'est lui qui acheta  
„cet enclos pour moi, me fit des avances pour  
„m'aider à exercer le métier de pêcheur, et  
„voici déjà quelques années que Dženga prend  
„des anguilles et des esturgeons, et ne tire  
„jamais son filet sans bénir mille fois ce bon  
„seigneur. Vive à jamais le seigneur de Mel-  
„styn,“ s'écria le vieux Dženga en jettant en  
l'air son petit bonnet rouge, et Malvina oubliant  
la soirée de la Princesse et la légèreté de Ludo-  
mir, uniquement touchée de son bon coeur,  
joignit des vœux sincères à ceux de ce recon-  
naissant viellard.

„Et ces coraux sont ils aussi un présent  
„du Prince?“ demanda Malvina, en apperce-  
vant une rangée de beaux grains de corail,  
dont la couleur contrastait vivement avec le  
cou brun de la petite fille. „Oh non! répon-  
„dit le vieux Dženga, c'est encore une autre  
„histoire. C'est le fou bienfaisant qui les a  
„donné à Rosine;“ ces mots excitèrent la curio-  
sité de Madame S. et Dženga qui aimait à con-  
ter, la satisfit complètement. „Les soirées belles  
et tranquilles, éclairées par la pleine Lune

sont propres à la pêche des anguilles; aussi voyez vous chère Dame, je venais ici tous les soirs pour y jeter mes filets; je m'amusais à regarder de côté et d'autres, pour me désenuyer, lorsque tout à coup j'apperçus un homme de l'autre côté de la haie qui marchait sur le sable au bord de l'eau. Il était enveloppé d'une large redingotte et un chapeau rabattu cachait son visage; il regardait souvent la Lune tirait de son sein quelque chose de blanc et de très fin, soupirait et parlait tout seul. D'où je conclus, ma bonne Dame, que cet homme était fou. Mais puisqu'il ne nuit à personne, que Dieu le bénisse me disais-je; Dzenga pêche aux anguilles, le fou porte un linge blanc sur son coeur, et ainsi chacun fait ce qui lui plait. Mais hier au soir qu'arriva-t-il? le fou qui ordinairement se promène au bord de la rivière, vint s'asseoir sur cette colline dont on découvre d'ici les pierres blanchâtres et ayant tiré ce linge précieux de son sein il rêvait profondément en le fixant, lorsqu'un vent impétueux s'éleva, enleva le voile et le porta sur l'eau. Mon fou jeta un cri perçant, et voulut le rattrapper, il se serait je crois précipité dans la Vistule;

mais heureusement le chiffon s'embarrassa dans mes filets. J'eus le temps d'appeler cet homme singulier et de l'empêcher de se jeter à l'eau pour en retirer sa précieuse guenille.

Hé! mais! ma chère Dame, chacun à sa marotte. Je lui rendis sa mousseline chérie, et il se réjouit si fort en la recevant, que j'en ris encore lorsque j'y pense. Il voulut me donner sa bourse, mais Dzenga ne l'accepta pas; car voyez vous c'est donc sa joie que je lui aurais fait payer, et là vraiment ce chiffon mouillé ne valait pas un sou. Le fou s'échappa alors et revint bientôt après, en apportant ce collier que vous voyez au cou de Rosette. Prenez le, je vous en prie, nous dit-il, qu'il vous rappelle aussi que vous m'avez rendu un service signalé, en me faisant recouvrer l'unique bien que je possède au monde. “

Le vieux pêcheur avait cessé de parler, et Malvina l'écoutait encore; ses yeux demeuraient involontairement fixés sur cette colline blanchâtre, sur laquelle cet homme extraordinaire avait été assis. Cet homme qu'elle

jugeait être bien malheureux, mais nullement d'un esprit aliéné. Elle croyait le voir se précipitant dans les eaux, pour sauver un gage auquel l'amour seul pouvait donner tant de prix. Mille idées confuses et bizarres, en donnant l'essor à sa jeune imagination vinrent travailler sa tête vive et toucher son coeur sensible. Ces mots : *O comme il doit l'aimer!* s'échappèrent de ses lèvres avec un profond soupir; elle rougit de sa distraction, et prit brusquement congé de l'honnête Bohémien qui la crut sans doute folle aussi, en voyant qu'elle se parlait ainsi à elle même. Madame S. fit de vains efforts pour s'occuper d'autre chose. La bienfaisance du Prince de Melstyn que Dzenga avait décrit avec une simplicité si ingénue, et le souvenir de ce malheureux, qu'on prenait sans doute bien à tort pour un fou, l'occupaient uniquement, et la firent tomber dans une rêverie si profonde, qu'elle ne sût comment elle se retrouva en ville.

En passant devant la cathédrale les sons majestueux de l'orgue qui se faisaient entendre sous ces voutes antiques, la réveillèrent enfin;

fatiguée d'une journée aussi pénible, elle entra à l'église dans le dessein de s'y reposer. On chantait vèpres; le grand autel seul se trouvait éclairé tandis que l'ombre se répandait déjà dans l'édifice entier. Il y avait assez de monde. Malvina s'assit près de la porte, mit sa corbeille ouverte à côté d'elle, et attendit en silence que les passans y déposassent leurs aumones. La solennité du lieu, la musique lente et lugubre de l'orgue, l'obscurité des voûtes, tout enfin augmentait la mélancolie avec laquelle, Madame S. était entrée dans la cathédrale. Ce qu'elle avait appris touchant le Prince chez le Bohémien, et le hasard qui l'avait conduite précisément là, où elle avait pu s'assurer de toute la bonté de son coeur, arrêtait involontairement ses pensées sur ce sujet. Le Ludomir de Varsovie et ses erreurs qui l'affligeaient si fort disparurent soudain, et Ludomir bienfaisant à l'égard de Dzenga, Ludomir sensible, plein de vertus, tel en un mot qu'elle l'avait connu et aimé à Krzewin, remplit en ce moment son coeur et son âme toute entière.

Elle éprouvait alors pour lui l'amour le

plus vif, et le cœur plein de la plus tendre émotion; elle adressa au Tout-puissant de ferventes prières, en lui offrant avec enthousiasme toute la gratitude dont son âme était pénétré, pour ce sentiment du pur amour, répandu dans le cœur de toutes les créatures, sentiment que tôt ou tard, chacun éprouve à son tour, et qui seul peut-être l'avant-goût de l'éternelle félicité.

Je ne saurais expliquer pourquoi (car Malvina l'ignorait elle même) je ne saurais dis-je expliquer, pourquoi le souvenir du malheureux insensé se joignait sans cesse à ses prières, à ses vœux, et au souvenir même de Ludomir. La colline des bords de la Vistule, cette mousseline blanche du récit de Dženga et le malheureux dont elle était l'unique bien en se retraçant à sa mémoire, se mêlait involontairement à ses plus agréables idées.

Quelqu'un qui passait au moment même ayant reconnu une quêteuse en la personne de Madame S. jeta un rouleau de monnaie dans sa corbeille et comme elle relevait la dentelle

noire qui couvrait son visage, il s'écria avec un accent inexprimable: „ah Malvina! . . . . „oh Dieu!“ et celle ci malgré l'obscurité du lieu et le manteau épais, dont il était enveloppé, reconnut en lui Ludomir. Son regard exprimait l'amour le plus tendre, tandis que l'étonnement, la joie, la tendresse et une légère teinte de reproche se faisait remarquer dans sa voix. Il ne pouvait se présenter à Madame S. dans un moment plus favorable. Remplie du souvenir de sa bonté touchante, les éloges que lui avait prodigué la reconnaissance retentissaient encore à son oreille; reportée en pensée aux momens heureux de Krzewin, toute la sensibilité de son coeur en était encore émue; et quand Ludomir lui adressa ce peu de mots si simples, avec le ton qui savait si bien se faire entendre à son coeur; ils parurent à Malvina les expressions de l'amour le plus vif; éprouvant alors toute la force du sentiment qu'elle lui avait voué, elle voulut lui en faire l'aveu avec sa sincérité accoutumée; persuadée, que Ludomir captivé par sa franchise n'aurait enfin rien de caché pour elle, et lui découvrirait la cause des bizarreries d'une conduite

qui en l'offensant et l'étonnant sans cesse l'éloignait si souvent de lui; et qu'à sa grande surprise elle se rappelait à peine dans ce moment.

Madame S. se leva. Ludomir la fixait avec ivresse, elle s'approcha et lui dit rapidement ces mots. Ludomir . . . . . Varsovie . . . . . (n'a pas changé le coeur de Malvina) voulait-elle ajouter sans doute, et je vous le rends aujourd'hui aussi rempli de vous que dans les tems heureux de la naissance de notre amour; mais elle ne pût proférer ces dernières paroles, et à peine Ludomir eut-il entendu les deux premiers mots, qu'un bruit terrible, le tambour et des cris d'allarme *au feu . . . . . au feu . . . . .* interrompirent l'entretien des deux amants; entretien qu'un concours de circonstances avait amené, d'où dépendait leur bonheur, et qui interrompu dans ce moment, ne se renouera peut-être pas de sitôt.

Ludomir quitta l'église pour voir où était l'incendie et pouvoir ensuite retirer Malvina de ce lieu. Mais celle ci effrayée voulut le suivre au lieu de l'attendre, l'obscurité et la crainte

firent qu'elle se dirigea du côté opposé et sortit par une autre porte. Un incendie violent opérait ses ravages vis-a-vis de l'église; elle fut saisie de frayeur à cette vue, et ne put retrouver Ludomir. La rue était remplie de monde; de pompes, de soldats, on ne pouvait y passer. Une rumeur inouïe, une clarté qui offusquait la vue, en un mot tout se réunit pour inspirer à Malvina la terreur la plus vive.

Heureusement qu' Anna la rejoignit alors à travers la foule, et parvint jusqu'à sa maîtresse non sans beaucoup de peine et sans répondre à toutes ses questions sur Ludomir. Elle la prit sous le bras et l'emmena presque au péril de sa vie, parmi les cheveaux, les voitures et le tumulte. Elles parvinrent dans une rue plus tranquille, et montée dans un cabriolet de louage Malvina se fit enfin ramener chez elle.

Madame S. excessivement fatiguée se coucha aussitôt; mais elle ne pût s'endormir; son inquiétude à l'égard de Ludomir et l'étonnement qu'elle se figurait qu'il dût éprouver en

---

ne la trouvant plus à l'église, éloignait le sommeil de ses paupières. Le regret de n'avoir encore pu lui faire l'aveu, de cet amour qui remplissait son cœur avec tant de force, ne lui laissait aucun repos. Elle se consola enfin par l'idée que tout cela n'était que différé et ne doutant pas que Ludomir en venant chez elle le lendemain pour s'informer si elle était heureusement revenue, éclaircirait tout, et lui donnerait le moyen de renouer leur entretien.

Elle prévoyait avec un plaisir extrême, l'attendrissement et la reconnaissance de Ludomir; bercée des plus riantes idées et fatiguée de sa laborieuse journée elle s'endormit enfin. Et puisque Malvina repose, faisons de même avant de commencer le chapitre suivant.

*Fin du I. Volume.*

---

us la racine de la vieillesse, et dans la suite  
de sa vie, de ses passions, de ses regrets, de ses  
souffrances, de ses larmes, de ses douleurs, de  
ses inquiétudes, de ses craintes, de ses espérances,  
de ses regrets, de ses larmes, de ses douleurs,  
de ses inquiétudes, de ses craintes, de ses espérances,  
de ses regrets, de ses larmes, de ses douleurs,  
de ses inquiétudes, de ses craintes, de ses espérances,  
de ses regrets, de ses larmes, de ses douleurs,  
de ses inquiétudes, de ses craintes, de ses espérances,

Elle se voyait avec un plaisir extrême  
l'indifférence et la reconnaissance de ses amis;  
parce que plus grande était l'ignorance de sa  
situation, plus elle s'abandonnait à elle-même.  
Mais elle ne se voyait pas sans douleur; avait  
de commencer le chapitre suivant, et de  
son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,

Fin du I. Volume

de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,  
de son état, et de son état, et de son état, et de son état,





15.1



F  
519